

Zeitschrift:	Revue historique vaudoise
Herausgeber:	Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band:	58 (1950)
Heft:	3
Quellentext:	Le premier voyage d'Alfred van Muyden en Italie (1844)
Autor:	Muyden, Alfred van

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le premier voyage d'Alfred van Muyden en Italie (1844)

Après le compte rendu des années d'apprentissage à Munich, nous publions maintenant une série de lettres écrites par Alfred van Muyden au cours de son premier voyage en Italie, en 1844 ; le premier séjour à Rome et son « Livre de raison », qui nous renseigne sur l'étendue de sa popularité dans divers pays, alors qu'on le croit en général peintre romand et genevois, devant faire l'objet d'une publication ultérieure. Il nous a semblé que cette correspondance méritait l'impression, et pour diverses raisons. En premier lieu, comme contribution à la biographie d'un artiste dont l'œuvre est, en somme, assez mal connue, en particulier celle de sa jeunesse, ou l'est par certains côtés seulement. En outre, nous ne possédons que peu de relations de voyages d'artistes romands en Italie, de descriptions aussi vivantes, d'aperçus aussi bien fondés sur les musées et les œuvres d'art. Van Muyden est un grand observateur, les clairs paysages du sud le remplissent d'admiration, il sait aussi apprécier la beauté naturelle de la race. Il va en Italie en artiste possédant son métier, une assez vaste culture générale, et animé d'une véritable soif de beauté et de peinture. A Munich, il a pu étudier de près les géants, mais son admiration ne l'empêchera pas d'apprécier leurs aînés, Giotto et Cimabue, Fra Angelico et les Bellini. De Botticelli et Mantegna, il ne fait nulle mention, ni du Corrège pour lequel il aurait pu avoir un penchant ; il paraît ignorer Rembrandt ici comme à Munich, néanmoins les grands maîtres italiens ne lui feront oublier ni Rubens ni van Dyck.

Le séjour en Italie eut pour van Muyden, comme pour d'innombrables peintres, une influence capitale, décisive même. Pendant quelques années encore, il travaillera à des compositions conçues ou commencées à Munich ; c'est vers 1848 qu'il abandonnera définitivement les « grands sujets », l'histoire, qui sont pour une part conception traditionnelle et de l'intellect. Il

trouvera alors son orientation véritable, la peinture de sujets intimes, dans leur milieu d'Italie, de la maternité, de l'enfance, des moines, sur toiles de petit format, mais il les peindra maintenant autrement, baignés de lumière, en paysagiste — quoiqu'il n'ait guère fait de paysages. Van Muyden faisait apparemment partie de cette catégorie d'artistes préférant à l'encombrement et à l'éclairage assez dur des pays de montagne, les vastes horizons et la luminosité si différente des alentours de Rome, qui est comme prédestinée à l'éclosion de leur talent. Le plus notoire exemple de cet envoûtement est Claude Lorrain.

Il ne serait pas juste de passer sous silence l'influence que paraît avoir eue sur van Muyden — tout au moins pendant ses premières années à Rome et quant au choix de ses sujets — l'un des plus grands peintres suisses, Léopold Robert. Il a eu avant lui la passion de l'Italie et de son peuple, et il a peint, avant lui, des « Pifferari jouant devant la Madone » et des moissons romaines. Mais Robert, mort en 1835, est resté peintre académique, élève de David, et il n'a guère eu d'influence sur la technique de son cadet.

Quelques reproductions de tableaux illustreront le mieux les progrès de l'artiste au cours des années, l'évolution de son métier. A plus d'un égard, ces efforts de jeunesse, la lutte pour un style, les tentatives pour la réalisation de soi-même, offrent un spectacle plus prenant, plus varié, que la production de l'âge mûr, sur une ligne tout autre ; l'artiste poursuit alors, toujours inlassablement, il est vrai, la recherche de la perfection, mais sans plus dévier du plan limité qu'il s'est volontairement fixé.

Le peintre a noté, de 1836 à 1857, dans de petits albums, ses impressions de voyage, scènes diverses prises sur le vif, en Allemagne, au Tyrol, en Suisse et en Italie, esquisses au trait ou rehaussées de couleur, projets de compositions, suite extrêmement variée et pittoresque, où il livre le meilleur de lui-même, de ses émotions et de ses surprises. Malheureusement, la reproduction en est difficile, nous avons dû y renoncer, bien à regret, car van Muyden est un dessinateur émérite.

Mais passons maintenant à ses tableaux. Nous renonçons à reproduire son propre portrait, fait à Lausanne en 1836, à dix-neuf ans, au sortir des examens pour la Faculté de droit — il est trop sombre — c'est la première toile de lui que nous

possédions. Elle nous confirme qu'il n'était plus un commençant quand il arriva à Munich ; il avait eu l'enseignement de l'Académie de dessin d'Arlaud, mais depuis quand ? Ce tableau est bien construit, le regard juste, ce n'est pas mal pour ce qui semble avoir été un premier essai.

Que dire des portraits de son père et de sa mère (nous avons reproduit celui de sa mère, page 69) exécutés en 1838, quand van Muyden avait dû rentrer en Suisse, étant malade. Nous tenons à ne pas faire un éloge immoderé de l'artiste, mais on ne peut cependant nier qu'ils sont d'un métier qui nous paraît déjà considérable pour un jeune homme de vingt ans, qui n'a que bien peu d'atelier, ou qu'ils déclinent un talent exceptionnellement précoce. Que de sûreté dans le traitement des étoffes, d'intelligence dans le modelé des mains, de grâce dans l'attitude enfin. Ces toiles témoignent en outre de la piété filiale de leur auteur.

Le Musée des Beaux-Arts de Lausanne abrite dans ses réserves trois tableaux datant de la jeunesse du peintre (et, chose inattendue, une grande composition de Kaulbach représentant Louis XI emprisonné à Péronne, datée de 1870) ; l'un d'eux, la *Bacchante*, fait l'objet de notre cliché de la page 90. Cette toile est très fortement craquelée, probablement par suite d'un vernis défectueux, mais notre photographe a quand même su habilement en tirer parti. La jeune personne est mollement étendue, légèrement émue par les libations traditionnelles ; elle tend à bout de bras une grappe de raisins bleus à un enfant roux et potelé à souhait : un charmant morceau de peinture. Membres allongés, grâce féminine, le corps de la Bacchante est frais et riche de coloris, mais le dessin en est un peu fugtif, sans poids, la conception empreinte de timidité. Il en émane effectivement un brin d'émotion sensuelle, voir à ce propos la lettre de décembre 1840¹. Le second tableau de Lausanne est une *Scène de pillage*, épisode tragique des guerres de religion du XVII^e siècle ; le troisième a pour sujet : *Joseph se faisant reconnaître par ses frères*, dont nous parlerons plus loin.

Le *Portrait d'un homme en cuirasse cannelée*, du XVI^e siècle (reproduit page 76), fait à Munich en 1842, dernière année de

¹ Ci-dessus, p. 86 sqq.

son séjour, a été montré à l'Exposition de portraits anciens à Mon-Repos, à Lausanne, en 1921, comme étant celui d'un d'Affry, de Fribourg ; selon d'autres, il représenterait un prince Colonna ; ces suppositions ne sont pas confirmées. Il a été certainement peint à l'atelier de Kaulbach, soit quant à la manière, soit que la cuirasse semble en être un accessoire (assez fréquent à Munich), car le maître a fait, en 1850, le portrait de son ami Henlein, aussi costumé de la sorte. Le personnage, d'apparence assez jeune et paisible dans cet attirail guerrier, porte cheveux, barbe et moustache blonde, et un béret de velours noir orné d'une majestueuse plume d'autruche comme un lansquenet. Il est campé à mi-corps, sans emphase, le métal luisant relevé des reflets froids de l'acier, le geste plutôt explicatif que catégorique. Qu'est devenu le *Chevalier empanaché de la Convention*, qui aurait été peint à cette époque, on aimerait bien le savoir.

Ce n'est pas simple accident que van Muyden se soit attaqué d'emblée à tous ces portraits ; c'est une branche de son art pour laquelle il semble avoir été particulièrement bien doué, étant psychologue perspicace et ayant le sens de la personnalité. Nous comptons près de quarante portraits de sa main, la plupart peu connus, et l'on se prend à regretter qu'il ait abandonné ce genre dès 1862, car il en a fait d'excellents, témoin le grand *Groupe de famille*, du Musée de Genève, ceux de Léon Berthoud, des enfants van Muyden, de François Duval, de M. Tronchin, d'Auguste Turettini, et d'autres.

C'est donc un autre groupe de famille qui fait l'objet de l'illustration suivante (à la page 86), celui de son frère *Steven van Muyden et ses trois enfants*, de 1844. C'est encore une peinture influencée de l'école romantique allemande ; le souci d'un dessin exact et consciencieux prédomine, mais avec une certaine recherche de grandeur plastique, une palette plutôt sombre, des tons de gris foncé, un bleu verdâtre et un peu de rouge éteint, ensemble harmonieux dans sa sévérité. Le peintre laisse apparaître ici ce penchant pour l'expression des sentiments affectifs, qui sera plus tard un élément important de son art. Les trois enfants entourent leur père en petite troupe serrée contre lui dans des poses familières, avec tout l'enjouement et la tendresse impulsive de la jeunesse. Il les domine quelque peu, le visage encadré d'une barbe noire, l'expression songeuse, presque

douloureusement mélancolique ; le contraste, sobrement exprimé, est tout intérieur. Le groupement est notable par sa conception, sa signification est accentuée par le jeu varié des mains de tous ces personnages. Steven van Muyden était avocat à Lausanne ; il s'intéressait aux questions religieuses qui eurent un grand retentissement dans le canton de Vaud et la Suisse à l'époque de Vinet et du Sonderbund ; il suivait avec beaucoup de sympathie la carrière artistique de son cadet. Ce tableau est daté de 1844, du mois d'avril, semble-t-il ; il a donc dû être achevé peu de temps avant le départ pour Rome, qui eut lieu en mai.

Le *Portrait de Marc-Louis Arlaud* (à la page 120), l'ancien maître et conseiller de van Muyden, date, comme le précédent, de 1844. Il pénètre assez avant dans la psychologie de l'homme sur son déclin. Arlaud, qui appartient à une dynastie d'artistes, peintre modeste, mais grand altruiste et pédagogue, avait rendu des services considérables à la cause des beaux-arts dans le canton de Vaud. Vêtu d'une ample redingote fourrée, il tient à la main le *Traité de peinture*, dont il est — sauf erreur — l'auteur. La tête alourdie, penchée en avant, les cheveux blancs en couronne, l'air fatigué, le regard de peintre, quand même vif, est celui d'un homme bienveillant, mais désabusé.

On nous pardonnera de ne reproduire qu'ici (page 128) une aquarelle qui aurait dû trouver sa place au commencement de la série. Il a été dit plus haut la grande préférence qu'avait van Muyden pour le Don Quichotte ; il en a représenté des incidents déjà en 1836 ; puis deux épisodes, à l'huile, en 1837 ; enfin trois scènes à Munich, faites vers 1839-1840. Nous en montrons une : *Don Quichotte accueilli dans une pauvre auberge se croit dans un palais*, entouré de nobles dames ; le personnel s'affaire autour de lui ; au centre Sancho, barbu, malin et paresseux, l'écoute avec un respect affecté. La composition est adroite, le mouvement juste, mais les couleurs un peu ternes, c'est de même venue que les illustrations de Richter ou de Schwind.

Van Muyden a dû séjourner principalement en Suisse, d'août 1842 à mai 1844 ; nous ne possédons pas de documents à ce sujet, mais il n'est pas resté inactif, preuve en sont nos illustrations 4 et 5. M. Adrien Bovy, directeur du Musée d'Art et d'Histoire à Fribourg, nous signale une *Madone* qui orne la

chapelle du domaine de Barberèche et qui a été commandée par la famille de Zurich ; il est probable qu'elle a été peinte à ce moment, et peut-être aussi un *Jésus, Marthe et Marie*, dont on sait qu'il a été l'auteur.

Un des premiers tableaux peints en Italie représente une jeune femme (page 132) que la tradition de famille dit être une *Signora Gagiotti*, de Rome ; il aurait été exposé dans cette ville en 1846, avec succès, relate son auteur. Expression mutine, physique très fin, doigts effilés ; si nous ne savions van Muyden un artiste épris de vérité, nous le soupçonnerions d'avoir flatté son modèle. La photographie transpose les valeurs relatives de la chevelure en bandeaux, qui devient trop foncée, et du visage ; ce dernier paraît plus étroit et plus pâle que dans l'original. Vêtue d'une simple robe de tulle blanc à plis nombreux, nouée sur sa fine taille par un cordon de même couleur, assise dans un volumineux fauteuil rouge, elle scrute le spectateur de ses yeux noirs.

On se souvient que van Muyden, encouragé par Kaulbach, avait pris comme sujet semi-permanent l'histoire de Joseph ; il semble qu'il ait fait au moins trois tableaux traitant ce sujet, dont le *Joseph se faisant reconnaître par ses frères* (page 140), qui a été exposé au Salon de Paris de 1846. Il est probable que le peintre y a travaillé assez longtemps et que la conception en date de Munich. Nous le reproduisons comme l'exemple le plus notable de composition historique, mais on notera qu'il est déjà assez libéré du maniérisme classique. Van Muyden y fait preuve de maîtrise dans la composition, la disposition des masses, le mouvement, la vigueur de sa brosse ; il aurait pu faire carrière dans le domaine de la peinture héroïque qu'il abandonnera néanmoins peu après. Joseph, debout, solitaire, majestueux, vêtu d'une grande robe et d'un manteau rouge foncé, avance vers le groupe de ses frères réunis en noyau compact, qui manifestent par leur mimique et leurs gestes toutes les nuances de l'étonnement, de la surprise, de la frayeur et aussi de la haine. Ce grand tableau, de 190 × 140 cm. a été acheté 1800 fr. par le Musée des Beaux-Arts de Lausanne et il a été longtemps exposé.

Arrivé à Rome, van Muyden est animé — comme de juste — d'un grand élan artistique, d'une véritable ivresse devant les beautés innombrables et variées de la Ville éternelle. Il visite

aussi les petites villes des environs, Albano, Genzano, L'Arricia, qui sont renommées pour leur situation et le pittoresque de leurs constructions. Il en a reproduit quelques motifs, dont cette *Rue de village italien* (page 144), étrange passage obscur et frais qui trouve un amas de vieilles maisons, petit tableau d'un fini extrêmement nuancé et soigné ; une paysanne au loin en donne l'échelle, deux petits cochons à mi-distance un élément de la perspective. Cette toile est l'évidence d'une maturité grandissante, et aussi d'une évolution profonde dans l'art du peintre. Le traitement en est plus riche, les valeurs tactiles y prennent une grande importance, et aussi ce que l'on peut appeler faute de mieux l'optique, le rendu des jeux de lumière et d'ombre et la transparence de l'air.

La dernière illustration de la série (page 152) représente le grand *Groupe de famille* du Musée de Genève : le peintre, sa jeune épouse et leur premier-né, Albert, daté de 1850. « Hymne joyeux et fier de l'amour conjugal et de l'amour paternel » a dit G. Vallette ; peinture riche et robuste. On n'a fait en Suisse romande que bien peu de portraits de cette envergure et de cette hardiesse. Malheureusement, il n'est plus exposé depuis le remaniement de cette année, d'ailleurs le nombre des tableaux exposés de van Muyden diminue peu à peu : il y en avait encore quatorze en 1928, ce nombre se réduit aujourd'hui à cinq, dont une étude ; même la précieuse *Prise de tabac* a disparu. Cela est regrettable, mais le peintre lui-même ne se faisait aucune illusion au sujet des fluctuations de la popularité ; qu'importe, nous pensons qu'il retrouvera le rang qui lui est dû, comme d'autres. Car, pour citer encore son ami G. Vallette : « Au fond de cette œuvre souriante et aimable, il y a du silence, du recueillement, une vie intérieure, de l'harmonie voulue et consciente. » Van Muyden peint en somme un état d'âme, et il est étranger à notre temps — mais pas à celui de nos plus secrètes aspirations.

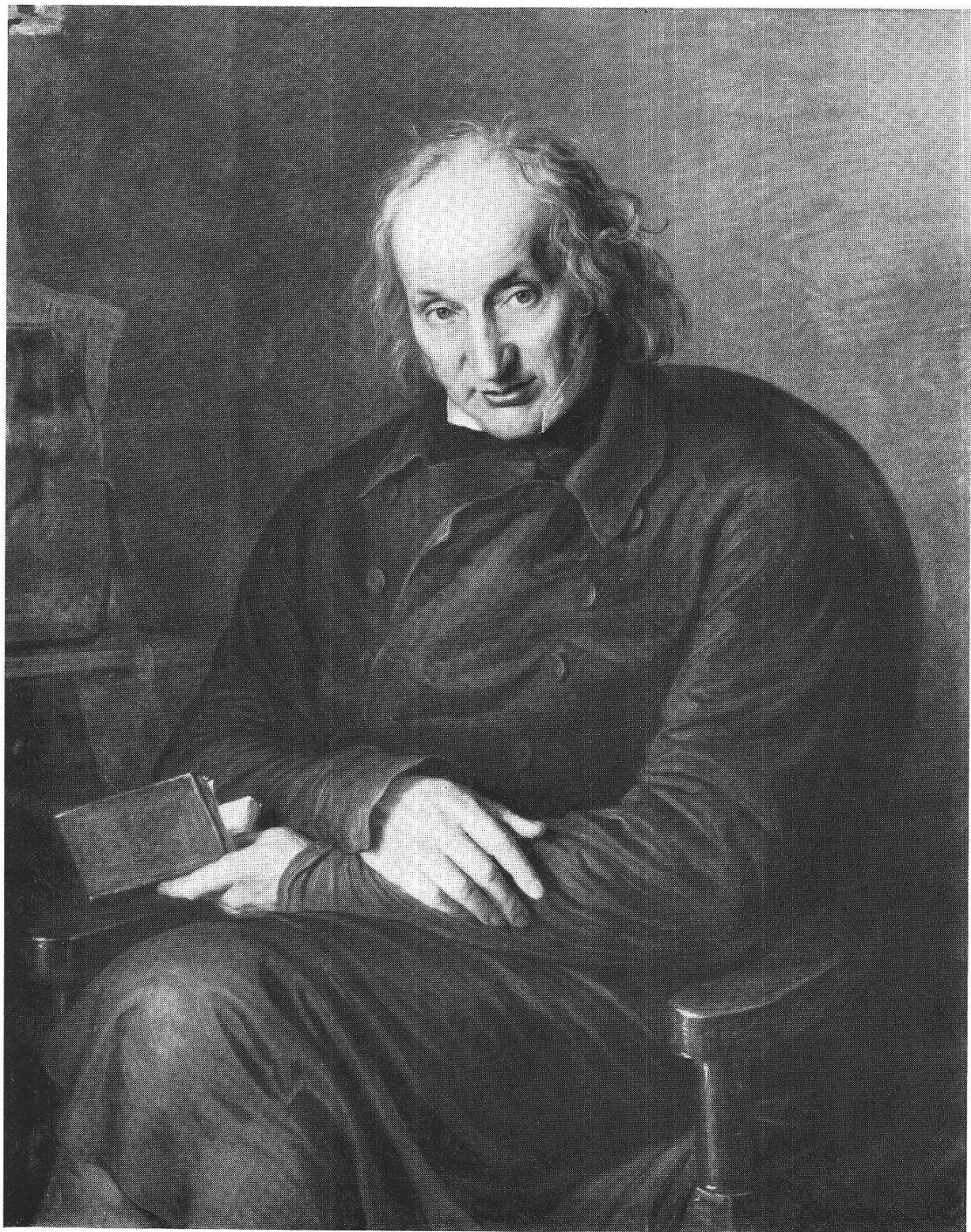
GEORGES VAN MUYDEN.

Monsieur J. E. van Muyden à Lausanne, rue de Bourg 29

Milan, le 10 Mai 1844.

Mes chers Parents,

Je suis ici depuis Lundi soi et n'ai voulu vous écrire qu'aujourd'hui, pensant que je pourrais en même temps vous donner des détails sur mon séjour ici. Pour commencer par le commencement je vous dirai donc que mon voyage s'est fait très heureusement ; de Lausanne à Sion la voiture s'est vidée et remplie à différentes reprises, et d'individus très différents ; les deux personnages du fond sont en revanche restés jusqu'à Milan, avec ceux du coupé ; les deux premiers étaient des Italiens, qui s'en retournaient chez eux ; ils avaient fort mauvaise mine, malgré cela l'un m'a paru être un homme assez passable ; nous avons beaucoup causé, sur l'Italie &c. — L'un de ces Italiens m'a beaucoup amusé, parce que la vue de ce pauvre pays du Valais, de ces maisons isolées et misérables, le touchait tellement qu'il faisait un roman à perte de vue, et me faisait à moi de longs discours, sur la vie des habitants, les ours, loups &c., sans vouloir écouter un seul des détails que je lui voulais donner, il ne voulait écouter que son imagination ; du reste nous avons fait à nous trois un très agréable voyage dans l'intérieur — A Sion je dînai avec les deux personnes du coupé qui étaient un Français & sa femme ; ils me firent de grands éloges du Faucon à Lausanne à propos de la mauvaise auberge où nous étions ; nous soupâmes encore ensemble à Brigue ; on part le lendemain à 4 h. pour Domo ; je fis la montée à pied, et jouis beaucoup des différents points de vue, le tout par le plus beau temps du monde ; la route pour dire le vrai n'a jusqu'au col rien d'extraordinaire ; on a depuis là la vue des pointes de l'Oberland, une partie était cachée par les nuages. — Sur le col la route passe au milieu de la neige, et les galeries sont ornées de millions de glaçons, ce qui est assez curieux ; les naïvetés de cette Parisienne, au milieu de tout ça, m'ont beaucoup amusé ; elle voulait emporter un de ces glaçons à Milan, elle prenait des oiseaux de proie pour des hirondelles, etc., etc. La route de l'autre côté est cent fois plus pittoresque, elle passe entre des parois de roches, d'une hauteur effrayante ; d'immenses blocs sont tombés des hauteurs, au milieu du torrent et au milieu de tout cela croissent de magnifiques châtaigniers et le tout a déjà un aspect tout différent, cela s'entend, vers le bas de la montagne ; nous arrivâmes à 4 h. à Domo ; je fus agréablement surpris de trouver déjà là une nature tout autre que la nôtre, les vignes surtout sont très pittoresques ; les blés y étaient au moins de 2 $\frac{1}{2}$ pieds de haut, ici ils le sont de 3 $\frac{1}{2}$. Cette petite ville de Domo est très jolie ; comme c'était un dimanche, tout était sur son beau, je dînai encore avec mes Français, et puis nous allâmes nous



Portrait de Marc-Louis Arlaud (1844)

Propriété de la Société des Arts, Athénée, Genève

(Photo Boissonnas, Genève)

promener aux environs. — Le lendemain matin à 2 h. $\frac{1}{2}$ nous étions debout pour partir à 3. — Madame était déjà levée mais son mari se disait malade et ne voulait pas se lever, elle vint me prier de l'aller persuader de partir, en me disant qu'il ne voulait que rester au lit. Il n'y eut pas moyen, ils restèrent et je pris le cabriolet, et jouis de la vue, qui dans quelques endroits est quelque chose d'enchanteur ; figurez-vous une route magnifique bordée des plus beaux prés, parsemée de vignes, des plus beaux arbres etc., c'est dans certains endroits la plus belle allée naturelle que l'on puisse imaginer. — J'en aurais joui bien davantage sans une peur épouvantable qui me prit en cherchant dans mon portefeuille et n'y trouvant pas mon passeport, je me rappelais l'avoir posé sur la table à dîner au moment où l'on me l'avait rapporté, et ne le trouvant pas dans mon portefeuille je pensais l'avoir oublié. Je me voyais déjà attendant 24 h. à Arona, qu'on me l'envoyât et même, ne le retrouvant pas, je me voyais obligé de rentrer en Suisse. Le fait est que je le trouvai heureusement dans la poche de l'habit que j'avais la veille et que j'avais dans mon sac de nuit, je me le fis donner au premier relais, et le trouvai avec une joie que vous pouvez comprendre. — Les îles Borromées ne m'ont pas plu du tout, l'Isola Bella est tout près de la route, et fait à mon gré l'effet très pauvre, ainsi que la plus petite Ile voisine qui est toute couverte de maisons ; la plus grande, plus loin, peut être plus belle, car on n'y voit que des arbres, et une petite maison ; le lac lui-même est certainement beau, mais je préfère le nôtre ; — la statue de St. Charles¹, que l'on voit plus loin, fait aussi un très mauvais effet depuis la route ; elle est au bord de l'arête de la colline qui borde le lac, on la voit donc de bas en haut, et on ne la voit qu'à moitié ; il est vrai qu'elle n'a pas été placée pour qu'on la vit depuis la route, probablement qu'elle se présente mieux depuis en haut. — A Arona, nos Français arrivèrent en même temps que nous, le mari voyant qu'il ne pouvait dormir s'était décidé à prendre un petit char et à rattraper la diligence en extra poste, ce qui lui coûta 30 fr., pour ne pas perdre sa place jusqu'à Milan qui depuis Domo lui avait coûté 36 fr., il est vrai que ses effets étaient sur la voiture et qu'il valait mieux les rattraper. — A Sesta Calenda, frontière autrichienne, nous nous attendions à être visités plus sévèrement encore qu'à Isella, où nous avions été très scrupuleusement fouillés, nous ne le fûmes pas du tout grâce à un écu donné très spirituellement au douanier par le Français, cela nous épargna aussi à nous autres la peine d'ouvrir nos malles, on nous demanda si nous voyagions avec lui, nous répondîmes très innocemment que oui. — Nous repartîmes dans l'après-midi, par un temps assez frais — depuis là les postes vont bien et vite, avec deux postillons très élégants, et escortés d'un

¹ Saint Charles Borromée, 1538-1584.

gendarme à cheval. — De là à Milan c'est la seule partie du voyage où j'aie souffert du froid — il pleuvait il est vrai — la culture de ce pays est magnifique ; tout est couvert de blé, etc. Les champs sont remplis de mûriers, de la vigne dans tous les champs, et le blé sous la vigne ; des villes assez grandes à tous les relais, en somme un pays magnifique quant à la richesse. — Nous arrivâmes à Milan à 8 h. Je pris l'auberge indiquée par mon oncle, et j'en suis fort content. — Le lendemain, je flânai beaucoup dans la ville ; l'intérieur du Dôme est magnifique, l'extérieur très curieux, comme profusion sans exemple. — La Brera est un musée, où il y a quelques cent tableaux très ordinaires, mais quelques-uns de très remarquables, le Mariage de la Vierge de Raphael¹, un portrait de femme de Vandyck², le plus beau que j'aie vu, plusieurs Paul Veronese³ dont deux très beaux ainsi qu'au Dôme. — Le soir je fus au Corso, où je vis une masse d'équipages assez beaux, quelques-uns du moins, mais surtout quelques chevaux de selle magnifiques. J'y trouvai mon Français et sa femme, et nous fûmes prendre des glaces ensemble. — Il se nomme Mutel ; sa famille est en relation avec les van der Thet que vous connaissez. — Hier j'allai voir la Cène et quelques églises. — Cette Cène⁴ est à moitié détruite, et se trouve dans la Caserne des Hussards — de près ce n'est plus rien, de loin l'effet est encore assez complet. — L'Eglise de cet ancien couvent est très curieuse. — Je portai ma lettre de Mr Mercier, et en aurai aujourd'hui une pour Venise. — A 3 h. je rencontrais mes Français, ils allaient en voiture à une course de chevaux, ils me prirent avec eux, et m'invitèrent à dîner à 6 h., la course était intéressante, elle se faisait sur le Champ de Mars, qui est très grand, — les chevaux étaient des anglais, de grand prix, — la première course était de deux chevaux, la seconde de quatre — la foule était immense. J'étais là comme un grand seigneur, à côté d'une très jolie Dame, dans une voiture très passablement attelée, vous ne m'y auriez pas reconnu. Je fis ensuite un dîner très agréable, et vins me coucher, voilà ma deuxième journée. Jusqu'ici point de lettre de Turettini⁵.

(8 h. du soir) : J'ai vu aujourd'hui l'église de St-Ambroise, la plus curieuse comme architecture que j'aie encore vue, c'est aussi la plus ancienne de Milan. C'est jusqu'ici ce que j'ai vu de plus intéressant. — J'ai reçu ma lettre pour Venise ; je suis retourné à la Brera, au Dôme, j'ai été voir manœuvrer les troupes, il y avait des hussards & des grenadiers hongrois, qui sont magnifiques. J'ai couru toute la journée et vais me coucher.

¹ Raffaello Santi, dit Raphael Sanzio, 1483-1520.

² Anton van Dyck, 1599-1641.

³ Paul Caliari, dit Veronese, 1528-1588.

⁴ De Leonardo da Vinci, 1452-1519.

⁵ Auguste Turettini, 1818-1881, professeur de latin à l'Académie de Lausanne, conseiller d'Etat à Genève.

Vendredi. Je viens de prendre mon passeport et mon billet de diligence pour Brescia, et pars demain matin à 5 h. — Je suis content d'avoir vu Milan à mon âge, mais suis aussi content d'en partir. Je serai je pense dans quatre, peut-être cinq jours à Venise c. à d. au milieu de la semaine prochaine. J'y attends une lettre de vous. — Quant à ma caisse, il n'y aurait pas de mal à ce qu'elle ne partît que d'aujourd'hui au 15, c. à d. le 25 Mai, il vaut beaucoup mieux que ce soit moi qui l'attende, que de devoir en charger Mr Wagniere. Je vous recommande d'avoir soin de la faire attacher en croix avec une forte corde, c'est une précaution à prendre.

Je suis très impatient de savoir de vos nouvelles à tous. Je vous embrasse tendrement, frères & sœurs aussi. Adieu,

votre fils
ALFRED.

Monsieur van Muyden, ancien Conseiller d'Etat, à Lausanne

Venise, le 18 Mai 1844.

Mes chers parents,

Me voici depuis lundi dans cette fameuse ville, & qui vraiment mérite de l'être. Je n'ai encore rien vu de pareil. Mais pour prendre les choses par le commencement ou plutôt où je les ai laissées dans ma dernière lettre, il faut que je retourne à Milan. Je suis parti samedi matin à 4 h. pour Brescia. Il a plu la plus grande partie de la journée, le pays n'offre rien de particulier : car, comme toute la Lombardie, il est le plus riche qu'on puisse imaginer, mais aussi très uniforme sans être pourtant le moins du monde ennuyeux. Depuis que je suis ici, je regrette d'être resté si longtemps à Milan, d'autant plus que le séjour y est fort cher. Arrivé à Brescia vers les 4 h., j'ai pris un facchino pour me conduire dans différentes églises. Je n'y ai vu d'intéressant que quelques beaux tableaux de P. Veronese & Titien, encor ne les voit-on presque pas, tous ces tableaux sont arrangés de façon à ce que il faut nécessairement que le sacristain vous tire un rideau, ou vous ouvre une porte, tout cela afin de tirer le plus d'argent possible. Encor est-on bien heureux s'il ne faut pas payer un homme pour chaque tableau. — A Brescia je ne me suis nullement douté qu'il s'y trouvait le plus beau cimetière ; comme le guide que je possède n'en dit rien & les gens ne m'en ont rien dit, ce n'est qu'à Vérone que je l'ai appris. Je repartis le lendemain matin, c. à d. dimanche pour Vérone où j'arrivais à 10 h. — La route longe la partie méridionale du lac de Garde qui est bien un des plus beaux lacs que j'aie vus, sans en excepter le nôtre ; les montagnes sont bien plus pittoresques, de ce point du moins, que ne le sont nos malheureuses Dents d'Oche ; le tout fait un tableau, & s'encadre admirablement, tandis que notre lac n'a aucun

ensemble. Ajoutez à ces beautés de lignes, la beauté du détail d'un paysage italien, les belles vignes & les villages si pittoresques, et vous comprendrez que cela vaut bien notre paysage, sinon notre pays. A Vérone, je pris facilement mon parti de devoir attendre jusqu'à 10 h. du soir pour repartir, la ville est proprement la première ville italienne que l'on trouve sur cette route. On y trouve déjà une masse de détails d'architecture dans un style vénitien. Elle est très grande, il y a un très ancien pont d'une architecture très curieuse, une masse d'églises, la maison de ville est d'une élégance incroyable, c'est plutôt la salle du conseil, c'est là qu'est maintenant la galerie de tableaux. — L'Amphithéâtre est ce que j'ai vu jusqu'ici de plus imposant, l'enceinte, l'ensemble des gradins existe encore, mais il ne reste plus qu'un pan des murs extérieurs. Je n'ai de ma vie rien vu de si beau ; ces galeries surtout font un effet impressionnant, & ce n'est pourtant, dit-on, que la cinquième ou sixième partie de celui de Rome. Après avoir beaucoup couru, je revins à l'hôtel où je m'endormis profondément jusqu'au soir ; le soir je fus curieux de voir une représentation équestre qui se donnait dans l'arène, non pour le spectacle lui-même, mais pour y voir du monde ; il paraît qu'il y a toujours quelque spectacle dans cet amphithéâtre, en sorte qu'il sert encore, mais on ne peut s'imaginer combien cela paraît mesquin ; et combien l'on sent la différence de notre civilisation à celle des anciens ; il y avait peut-être deux ou trois mille personnes et la dix-huitième partie n'était pas remplie. — Abstraction faite de la comparaison fâcheuse pour le présent, je m'y suis cependant beaucoup amusé, la population y est très belle, surtout les femmes, qui y sont bien plus belles qu'à Milan, où en revanche les hommes sont trop beaux. Elles portent comme à Milan un voile noir autour de la tête, ce qui est coquet et pittoresque. J'y ai vu au moins une cinquantaine de figures magnifiques — la race y est très grande. — En regardant autour de moi j'y trouvai un original de Munich, peintre de son état, j'allai vers lui, quoique je ne l'eusse pas connu précédemment ; nous fîmes bientôt connaissance, et nous nous amusâmes beaucoup, il allait aussi à Venise. — Le soir, il y avait musique sur la place et, comme c'était dimanche, une multitude de promeneurs. Nous partîmes à 10 h. par une nuit magnifique et arrivâmes à Vicence, où nous n'eûmes le temps que pour avaler une tasse de café et entrevoir plusieurs édifices curieux ; c'était 3 h. du matin. Je n'oublierai jamais ce matin-là, c'était magnifique — A 8 h. ½ nous vîmes de loin les nombreuses cloches de Padoue & à 9 h. nous y fûmes. Malheureusement le chemin de fer partait à 10 h. et nous n'avions que le temps de déjeuner & partir ; Padoue est très intéressant, aussi je compte m'y arrêter au retour, car je dois repasser par là. — A 9 h. nous fûmes au bord de l'eau & à 10 h. à Venise. — L'auberge de la Lune était pleine. J'allai à la Reine d'Angleterre dont j'ai été très

content. Maintenant, que vous dire de Venise ? La place St-Marc fut ce que je vis en premier lieu, elle me frappa peu au premier abord, mais plus je la vois, plus je l'admire, ce qui en fait le charme particulier, dont on ne se rend pas compte au premier moment, c'est qu'elle est complète jusque dans ses moindres détails, c'est un grand ensemble d'édifices magnifiques qui se correspondent tous, sur la grande comme sur la petite place. Que vous dire de St-Marc ? qui n'en a pas vu l'intérieur ne peut pas se le représenter, mais surtout l'intérieur du Palais du doge, je veux dire les trésors d'art qu'il renferme, entr'autres l'Enlèvement d'Europe de Paul Veronèse. — Le soir, cette place de St-Marc est illuminée au gaz, éclairée comme de jour, elle est toute entière entourée de cafés devant lesquels sont d'innombrables chaises, tout le beau monde, et l'autre aussi, vient s'asseoir là, sans aucune distinction. La musique militaire joue au milieu de la place. Ce sont des soirées délicieuses. C'est là que je découvris à mon grand plaisir deux connaissances de Munich, Petzl & Gerhardt, avec qui je demeurais dans mon dernier logement. — J'y ai aperçu aussi un des Mrs Freudreich, le gros. — Cela me fut d'autant plus agréable que je n'avais pas trouvé à la police les noms. — Le second jour, après m'être mis en règle avec la police et avoir porté ma lettre au comte de Medine, je me fis conduire en gondole sur toute la longueur du grand Canal ; celui qui ne l'a pas fait, ne peut comprendre l'agrément d'une pareille promenade. — Le soir je trouvai mes Allemands & me promenai avec eux, le troisième jour je cherchai des chambres avec le domestique de place & ne trouvai que de sales trous fort chers. Mr de Medine vint chez moi ; c'est un jeune homme, il me fit les offres les plus obligeantes et me conduisit le lendemain, c. à d. avant-hier, chez un professeur de l'Académie, Liparini, peintre habile, mais dont je ne goûte guère la direction ; après dîner j'allai au Lido avec Gerhardt, nous passâmes environ 2 h. à regarder la mer et les vagues, au milieu des pierres sépulcrales, les Jaipo. Hier je trouvai enfin une chambre et m'y établis. J'ai dû tant courir pour chercher ces chambres que je n'ai proprement encor vu que la ville. Je commencerai de lundi à étudier Venise à fond. Ce que j'en ai vu jusqu'ici me plaît infiniment ; le peuple surtout y est d'une espèce particulière, on n'entend jamais un mot plus haut que l'autre, ces gondoliers se conduisent entr'eux comme des gens bien élevés ; le bas peuple va partout, il y règne une liberté toute particulière dans les rapports des différentes classes, cela m'a beaucoup frappé. Ces gens cherchent il est vrai à vous tirer le plus d'argent possible, mais ils sont aussi contents de la moindre pièce de cuivre. — La population est très belle aussi : hommes & femmes. — Ils ont tous une certaine dignité qui me plaît beaucoup. — Je fus hier chez Mr Suppieji, expéditeur, pour qui j'avais cette lettre de Milan. Il me reçut fort bien, mais ne me donna aucun argent contre ma lettre

de Paris. Il me dit qu'il ne connaissait pas les signatures, et que la lettre de Milan ne parlait pas d'argent ; il me conseilla d'aller chez un banquier, ajoutant que pour cela il fallait mon passeport. — Craignant d'avoir plusieurs courses à faire à cause du passeport, etc., etc., etc., je lui demandai de vouloir bien prendre des informations quant à la lettre de change ; mais pour cela il fallut la lui laisser, et comme c'était plus ou moins une complaisance de sa part, je ne pus lui en demander de reçu. Ayant fait cela très souvent à Munich, avant d'aller chez Eichtal, j'ai pensé qu'il n'y avait aucun risque. — Je vais y retourner, et vous en dirai le résultat. — Comme il ne me reste que 80 frs. en or, j'ai préféré les garder pour le voyage au soir. Je reviens de chez le banquier ou plutôt de chez tous les banquiers de Venise. Il m'a été impossible de me faire payer la note. Aucun ne connaît la signature de Bugnon, & comme la lettre n'est acceptée que par lui, et qu'il est le répondant, ils ne veulent pas la payer. Deux banquiers en revanche m'ont dit de connaître Mr Hentsch. Ils connaissent aussi la maison de Paris, mais ne peuvent payer la lettre ne connaissant pas Bugnon. L'un d'eux m'a adressé à un Vaudois, Mr. Decoppet, qui est banquier aussi. J'y fus. Il ne connaissait que le nom de Bugnon, mais il a pris la lettre comme bonne et s'est engagé à me la négocier en m'offrant très obligamment de l'argent si j'en avais besoin, cela avant que je lui aie eu donné la lettre, car d'après le conseil de tous les autres banquiers, j'allais vous la renvoyer et vous prier de me faire donner ma lettre par Mr Hentsch. — En attendant, contre un reçu, j'ai endossé la lettre, et pourrai tirer ce dont j'aurai besoin à mesure. — Si je n'avais pas trouvé ce Vaudois, j'aurais dû vous la renvoyer, attendu que Bugnon n'est pas connu. — Decoppet m'a dit que j'aurais beaucoup de difficultés avec des lettres comme ça, que même mes lettres de simple recommandation ne me serviraient à rien chez la plupart des banquiers, qu'il faudrait toujours une lettre de quelqu'un, connu, répondant du paiement, etc., etc., que le meilleur serait une lettre de crédit. — Je ne comprends pas que Mr Mercier n'ait pas su tout ça, ainsi que Bugnon. — Voilà mon histoire. — Papa jugera de ce qu'il y a à faire. Mardi je reçus votre lettre envoyée depuis Milan. Elle me fit d'autant plus de plaisir que je ne l'attendais pas encor. Je n'ai pu suivre les instructions que vous me donniez pour Milan, puisque j'étais à Venise. Quant au passeport, je fus immédiatement au Consulat papal, ils me le signeront quand je voudrai ; j'irai aussi au Consulat Florentin. — Cette omission est fort désagréable. — J'ai fait une très bonne connaissance de ce Mr Mutel & sa femme. Ils passeront peut-être à Lausanne, en revenant, je leur ai donné votre adresse, mais je doute qu'ils s'en servent. Adieu mes chers parents, la place me manque, je vous embrasse tendrement.

A.

Le banquier qui connaît Mr Hentsch, se nomme Schelling — ou Dubois ! — Je ne vous ai rien dit de ma chambre dont je suis très content, j'ai eu la plus grande peine à trouver quelque chose de bon. Je demeure chez le Commissaire de Police, quai des Esclavons ; c'est au quatrième Pont, Ponte del Sepolcro. J'ai de ma fenêtre la vue de tout le port jusqu'au grand Canal. — Comme le quai fait une courbe, je vois depuis la Salute, le palais du Doge, et jusqu'aux jardins publics, je dis ça à ceux qui connaissent Venise. J'ai sous ma fenêtre une frégate, une masse de vaisseaux marchands et une multitude de vaisseaux, barques, bateaux, gondoles. Le soir le peuple s'y promène. — Il y a tous les spectacles imaginables. C'est la partie la plus animée de la ville. — Je ne pouvais trouver mieux. Je paye une belle chambre 36 Zwanzigers le mois c. à d. 14 fl. de Munich & 24. — Je n'ai trouvé rien de meilleur marché, surtout pour la valeur de la chambre. Je suis parfaitement servi, & chez des gens comme il faut ; l'adresse est chez Mr F. Petronio, Commissaire de Police, Riva dei Schiavoni, Dopo il Ponte del Sepolcro.

Quant à ma caisse, comme elle doit être ouverte à la douane, à son arrivée à Florence, il vaut mieux attendre pour l'envoyer jusqu'au vendredi 1^{er} Juin, à moins que, en l'adressant aussi à Mr Wagnières, celui-ci ne pût la faire rester en dépôt à la douane jusqu'à mon arrivée, mais comme il aurait le port à payer, il faudrait que Mr Noblet ou Mercier voulût bien lui écrire un mot pour l'en avertir. — Je pourrai aussi lui écrire en lui envoyant une des lettres. Je dis tout cela parce que je désirerais avoir toute liberté de rester ici quelques semaines de plus. Il y a tant à étudier et c'est une ville si agréable. Je crois pourtant que je partirai dans un mois. —

Monsieur van Muyden, ancien Conseiller d'Etat, à Lausanne

Venise, le 9 Juin 1844.

Cher Père,

...¹ Je crois que, dans ma dernière lettre, je ne vous parlais guère que de mon voyage et que je n'avais pas encore beaucoup vu ici à Venise ; mais je vous ai parlé de ma chambre et de sa vue ; je puis dire de plus que je suis parfaitement dans la maison où je me trouve ; on m'y soigne parfaitement ; un de mes commensaux est un Français qui y est depuis deux ans, il possède une barque avec laquelle nous nous promenons, il fait le gondolier, et moi je rame devant, mouvement très utile dans une ville où l'on n'en fait point. Mais pour parler de la manière dont je remplis mon temps pour le but qui m'a attiré & me

¹ Nous n'avons pas reproduit le début de cette lettre, une trentaine de lignes qui ne présentaient guère d'intérêt pour le lecteur.

retient ici, il faut vous parler des trésors d'art renfermés dans cette ville. — La plus belle collection est l'Académie, chose qui n'existe pas, je crois, de votre temps ; c'est une fondation, de je ne sais plus qui, on y a réuni plusieurs tableaux d'église ; entr'autres l'Assomption de la Vierge du Titien. C'est un tableau magnifique, quoique très noir ci, certaines têtes sont admirables d'expression, mais l'impression qu'il fait serait meilleure s'il n'avait peint dans le fond haut tout une figure de Dieu, qui a l'air de se disputer avec deux anges. — Il y a de fort beaux tableaux des anciens Vénitiens, Bellini¹, Carpaccio², Cima³, Marconi⁴, Bonifazio⁵ ; ce sont encore ceux-là qui m'attirent le plus. Il y a de Marconi un Christ mort de toute beauté, ce sont des peintres que je ne connaissais pas du tout. — Il y a dans cette même académie le premier & le dernier tableau de Titien⁶ ; tous deux très mauvais, mais le dernier surtout est détestable. — En fait de couleur, le plus beau tableau qu'il y ait là, à mon avis, est un tableau de Paris Bordone⁷, représentant un Pêcheur qui apporte au Doge l'anneau retrouvé dans un poisson, il est malheureusement mal éclairé. — Il y a de beaux tableaux de P. Veronese aussi, mais ils sont loin de ceux qu'on voit de lui ailleurs. — Du Titien, il y a encore la Présentation de la Vierge, magnifique tableau aussi. C'est là qu'est aussi le fameux St. Marc du Tintoret⁸. Cette académie, comme son nom l'indique, est destinée aux artistes, il y a aussi une belle collection de plâtres d'après l'antique, qui reste toujours le plus beau. — Mr de Medine m'a présenté au Professeur Liparini, qui m'y a conduit de façon que j'y puis aller quand je veux, copier et faire ce que je veux ; mais j'avoue que je ne puis me résoudre à copier, tant que je n'en sens pas l'utilité. Ce professeur est un peintre (médiocre soit dit entre nous) mais fort poli et obligeant, que je suis très content de connaître. Je vais presque tous les jours à cette Académie y passer quelques heures. — Il y a une fort belle collection particulière, au palais Manfrin. — Il y a de fort beaux Titiens, et un grand nombre de beaux tableaux. — Au palais du Doge il y a aussi de très beaux tableaux, mais une masse de croûtes aussi, ils sont en revanche intéressants pour l'histoire de Venise : p. ex. les portraits des Doges ; les plus beaux tableaux sont de Paul Veronèse, surtout l'Enlèvement d'Europe, qui est un tableau parfait dans son genre, et d'un éclat de couleur inconcevable — j'ai passé l'autre jour une journée à l'admirer. Il y a aussi de beaux

¹ Il y eut trois peintres célèbres de ce nom ; 1429-1516.

² Vittore Carpaccio, 1450-1525 environ.

³ Giovanni Battista da Conegliano, dit Cima, 1460-1518 environ.

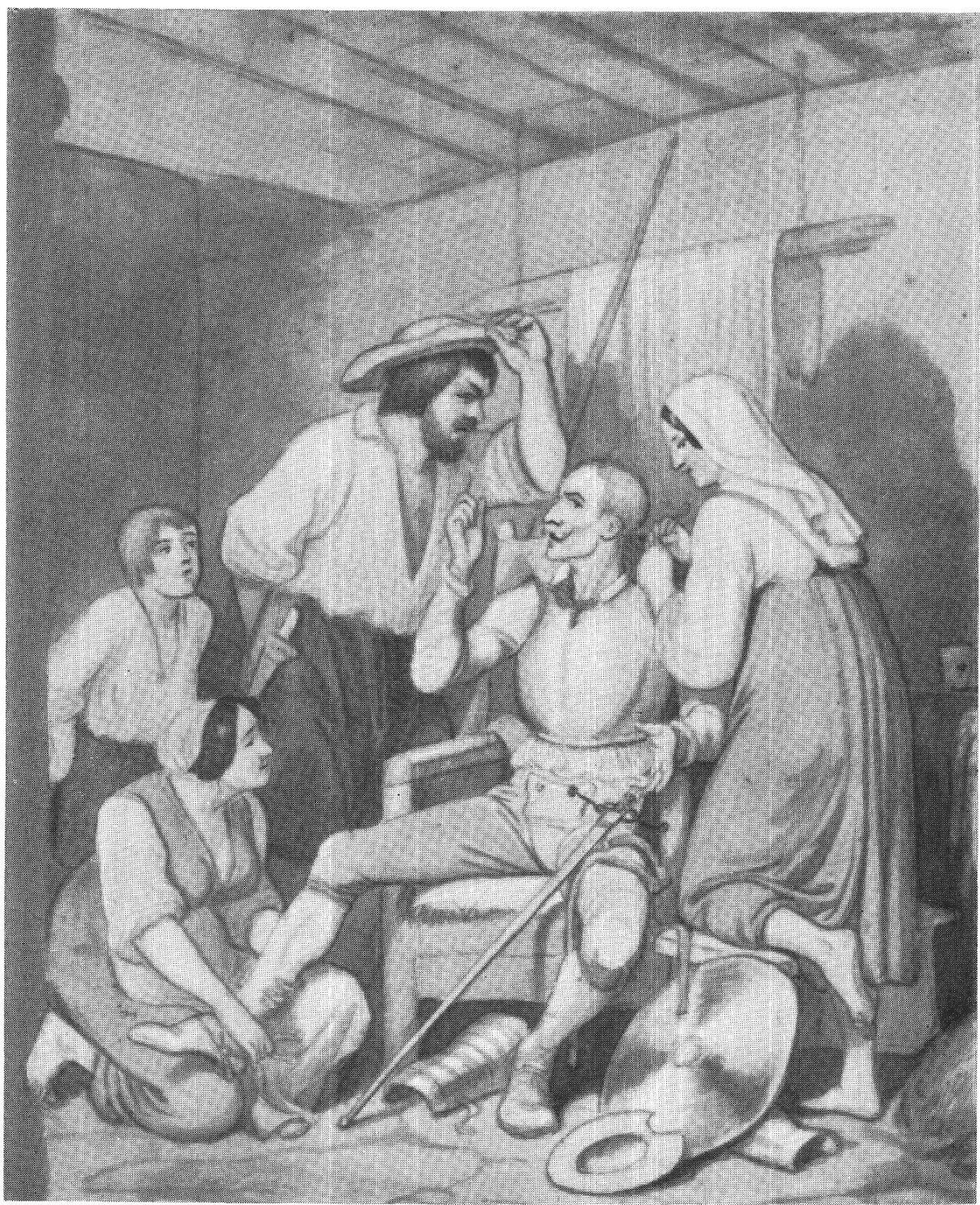
⁴ Marco Basaiti, 1490-1521 environ.

⁵ Bonifazio Veronese, 1510-1540 environ.

⁶ Tiziano Vecelli, dit le Titien, 1477-1576.

⁷ Paris Bordone, 1500-1571.

⁸ Jacopo Robusti, dit le Tintoret, 1519-1594.



Don Quichotte (aquarelle, 1839-1840)

Propriété de M^{me} Yolande van Muyden, Genève

(Photo André Luthy, Genève)

Tintorets, mais les plus beaux me semble-t-il, sont à St-Rocco, où il y a une salle entière peinte par lui, avec une force et une fougue et surtout une science remarquable, mais qui dégénèrent souvent en manière. — Maintenant les plus beaux sont presque tous dans les Eglises, où on les voit si mal que c'est une pitié. A St-Jean & Paul est le fameux Martyr de saint Pierre du Titien, aux Frari une Madone de lui, de toute beauté — c'est là qu'est son tombeau & celui de Canova¹, de coquette mémoire. Mais l'Eglise la plus intéressante & la plus complète est celle de St-Sébastien peinte en entier par Paul Veronese, qui doit avoir été enfermé longtemps dans le couvent de ce nom, pour cause politique — Il y est enterré — Il y a au moins douze grands tableaux de lui dans cette église, tous admirables, surtout le tableau d'autel, et les deux plus grands, saint Sébastien qui exhorte à la mort deux martyrs, & le second martyr de saint Sébastien — Ce sont les plus beaux Veronese que j'aie vus ici, excepté l'Europe. Mais le plus beau que j'aie vu est un Christ chez le Pharisién, à la Brèra à Milan. — Dans la plupart de ses tableaux, la couleur lui fait tellement oublier le sentiment de la chose même, qu'il en devient fatigant ; cependant on trouve des grandes beautés, dans ses têtes, p. ex. — Le Titien est toujours celui qui me plaît le mieux des Vénitiens, avec les anciens ; Bonifazio par ex. & Bellini sont deux peintres que je préfère de beaucoup au Tintoret et même à P. Veronese, pour ce qu'ils me disent. — Il serait trop long de vous parler des Tintorets grands et petits que renferment les églises ; en général on peut entrer dans toutes les églises avec la certitude d'y trouver un bon tableau, mais les meilleurs sont ordinai-rement ou couverts d'un rideau, ou enfermés dans la sacristie et il faut payer pour le voir, ce qui diminue un peu le zèle. Je passe ordinairement ma matinée à aller voir quelque tableau, je n'en copierai pas, je n'en vois pas l'utilité. — Je crois employer mon temps utile-ment en étudiant ainsi l'Ecole Vénitienne, c'est pour cela que je suis venu ici, et je pense y rester encor au moins quinze jours dans ce but. — A côté de cela, je m'occupe de croquis & études, à l'intention de mon bal masqué, je dessine & copie tout ce qu'y peut me servir, & j'en repeins une esquisse ; j'ai fait aussi quelques petites études de têtes — qui doivent me servir plus tard. On rencontre ici de superbes têtes, surtout chez les femmes, qui y sont en général très belles, elles ont surtout le col et les épaules magnifiques, aussi les montrent-elles, avec profusion — ce qui me déplaît chez elles, c'est leurs manières, qui sont d'une liberté inconcevable. — Mais en somme je suis enchanté des Italiens, ils ont une certaine liberté et facilité en tout, qui me plaît beaucoup — ils sont polis, sans en avoir du tout l'air. — J'ai fait excellente connaissance avec M. de Medine, & surtout avec son beau-frère

¹ Antonio Canova, sculpteur, 1757-1822.

le comte Maniago, nous ne nous quittons pas depuis le dîner que nous faisons ensemble. — Mr de Medine est un homme de 28 ans peut-être, il a épousé la sœur de Maniago, qui est morte il y a quelques années, et lui a laissé un petit garçon ; il vit seul dans un grand palais. — Il est employé aux bureaux du gouvernement — C'est un homme instruit, et qui a un véritable intérêt pour tout ce qui est beau & bon. — Son beau-frère est un jeune homme, en apparence assez léger, mais qui pourtant est très bon à connaître aussi, et dont le caractère surtout est charmant, nous nous sommes vraiment liés. — Nous dînons tous les jours à 5 ½ h. dans un restaurant près de St-Marc, pour nos deux francs, avec un avocat nommé Bell... & le Docteur Stieglitz, ancienne connaissance de Munich, grand ami de Kaulbach, établi depuis quatre ou cinq ans à Venise où il travaille à quelque ouvrage. C'est un écrivain assez connu en Allemagne, & un homme très intéressant à connaître, véritable Allemand de la vieille roche. Vous voyez que je suis entre bonne & agréable société, mais le mal de tout cela est que je ne parle qu'allemand & français. Du reste, je renonce à comprendre leur patois vénitien, lorsque j'entends quelque Italien de Rome ou Florence, je comprends tout ce qu'il dit, au théâtre la même chose, mais le vénitien pas un mot. Ils abrègent tous les mots et surtout retranchent toutes les finales et ont de plus une masse de mots à eux. — Après dîner nous faisons régulièrement une promenade dans la gondole de Medine ; ordinairement le grand Canal. — C'est la plus agréable manière de faire sa digestion que je connaisse, vers les 9 h. on revient sur la place, où est le rendez-vous de tout le beau monde à cette heure-là, on y reste jusqu'à 11 h. minuit, et l'on y soupe avec une glace, qui ne coûte que 5 ciudjar & qui sont excellentes, après cela on va se coucher. — J'ai été quelquefois au théâtre, il y a une bonne troupe comique dirigée par un véritable artiste (Modena), elle a cela de remarquable, c'est que deux des actrices appartiennent à de grandes familles italiennes. — Le mauvais temps qu'il a fait la semaine passée, car il a plu sans interruption, & j'ai vraiment souffert du froid, a renvoyé de quelques jours la Régate, qui n'a eu lieu que mardi passé, & la Tombola qui n'a eu lieu que hier soir ; vous savez ce que c'est que la première. C'est le spectacle le plus original qu'on puisse voir, la course d'abord, ensuite ces milliers de barques ornées & portant de belles Dames, qui couvrent à la lettre le Grand Canal, de façon que quelquefois, on ne voit plus l'eau. Musique sur l'eau, feu d'artifice sur l'eau, salon sur l'eau, le tout au milieu de ces magnifiques palais, dont l'architecture paraît tous les jours nouvelle tant elle est belle ; tout cela forme un spectacle unique, il est impossible de s'en faire une idée si on ne l'a pas vu. — Nous prîmes une barque, ce qui est la meilleure manière de la voir. — La Tombola est une grande loterie ou plutôt Loto, qui se joue avec une grande illumination sur la place St-Marc

de 9 à minuit ; Medine me procura une place dans son bureau aux Procurations. Je ne fis qu'entrevoir à travers un mur de Dames l'ensemble de ce spectacle, qui était aussi on ne peut plus curieux ; cette magnifique place St-Marc, si complète dans son architecture, était couverte d'une foule aussi serrée que des grains de blé dans un sac, tout ça criait & faisait un tapage épouvantable. Je fus présenté à de fort jolies Dames, mais comme je suis bientôt au bout de mon italien, & que je ne comprends pas le leur, je ne jouis pas autant de leur conversation que de leur vue. La loterie finie, on se promène jusqu'à 2 h. sur la Place, on y fait salon, c'est très original. — Il faut dire que la Place (et comme une grande partie de la ville) est éclairée au gaz, de façon qu'on y voit aussi clair que de jour. — Nous avons aussi eu jeudi la Fête-Dieu, aussi très originale à Venise. — En somme vous voyez qu'outre ce que je fais à Venise, j'y jouis de la vie avec délices. Je vois aussi des artistes allemands ; ce que j'ai vu des artistes vénitiens, de leurs tableaux s'entend, m'a paru mauvais au plus haut point, sans cœur, sans vie, mais habilement fait. — Je pense donc rester encor ici quinze jours & partir de façon à être à Florence dans le commencement de juillet en m'arrêtant au moins huit jours à Bologne, où il y a beaucoup à voir aussi. — Or, pour bien voir, il faut du temps, car rien ne me fatigue plus à voir que des tableaux. — Il commence maintenant à faire chaud — hier à cette tombola, ces 30, 40 ou 50.000 hommes réunis se donnaient mutuellement un bain de vapeur, dont il vaut mieux ne pas parler. — Je regrette d'avoir pris autant d'effets avec moi, mon manteau surtout m'embarrassera considérablement. — Je ne sais pas encore comment je ferai le voyage, je pense pourtant le faire par la poste, au moins jusqu'à Bologne. Le pays est uniforme, et en le faisant plus vite, on retrouve son argent d'une autre manière. — Je continuerai d'ici à mon départ à étudier les tableaux & à peindre quelques petites choses. — J'attends une lettre de vous avant mon départ, mais comme je pourrais le hâter plus que je ne vous le dis maintenant, je vous prierai de me répondre sous peu. Je vous écrirai alors le jour de mon départ. — Je compte écrire ces jours-ci à Euler — Mille amitiés à nos deux malades, mon oncle et Evert, à qui je souhaite patience, et guérison. Je veux aussi écrire à mes oncles Dufez & Berger, mais chaque lettre me coûte, à l'écrire & à l'affranchir. — Je vous embrasse tous tendrement et vous charge de mille amitiés pour les parents & amis, que je n'oublie pas tout en faisant le Turc ici.

Adieu, votre fils

A.

P.-S.

Le seul rapport sous lequel on soit vraiment malheureux à Venise, c'est les cigares, qui sont chers & détestables. — Je sais que vous me plaidrez peu. —

Je croyais dans ma dernière lettre vous avoir parlé des deux lettres reçues avant le départ de la mienne. Au lieu de la longue adresse que je vous ai indiquée, vous pouvez mettre le No 3900 chez Mr Petronio le Commissaire de police.

Monsieur van Muyden Porta, Châtaigneraie en Suisse

Florence, le 14 juillet 1844.

Mes chers Parens,

J'avais été plusieurs fois inutilement à la Poste lorsque Mr. Wagnière m'envoya votre lettre avant-hier ; je l'attendais avec impatience, car voilà plus de quinze jours que je suis ici, il est vrai que je ne comptais pas en recevoir une avant la semaine passée. Avant de répondre plus en détail, je vous continuerai la relation de mes aventures, je partis le mardi au soir de Bologne et arrivai à la campagne de Mr. L. à 3 ½ du matin, heure peu agréable pour lui, encore moins que pour moi ; il me reçut parfaitement bien et quoique la journée suivante fût en partie employée à dormir, cependant nous pûmes parcourir une partie de son domaine, qui est très considérable, car il a vingt-deux fermiers. J'eus un grand intérêt à faire connaissance avec ce pays, et ces paysans. Le pays est laid, ce sont de fort vilaines montagnes que les Apennins, dans cette partie du moins. En revanche l'agriculture y est très avancée. Ces paysans sont des gens beaucoup plus honnêtes et travailleurs que l'on ne se l'imagine chez nous ; le contrat entre le maître et eux repose entièrement sur leur bonne foi, car ils partagent tout en nature. Ce domaine appartient à M. Loup Roguin ; les autres grands domaines dont il s'occupe appartiennent à son oncle. En somme j'y passai une fort agréable journée, j'en repartis à 10 h. du soir pour aller attendre la diligence à Lojano, fort content et reconnaissant de l'hospitalité de cette famille, et peu content de Bologne qui me plut fort peu après Venise, et qui me plaît encor moins, à présent que je suis à Florence. Je passai la nuit dans une auberge de village, dont tous les gens étaient couchés. Je fis passer le temps en lisant, ne voulant pas m'endormir de crainte de manquer la diligence. Elle n'arriva qu'à 2 h., j'y montai et partis par un vent si horriblement fort et froid, que de ma vie je n'en ai vu un pareil, il me semblait à chaque instant qu'il allait emporter la voiture, ce qu'il ne fit pas pourtant, se contentant d'emporter les vitres les unes après les autres, ce qui augmentait considérablement le confortable ; quoique la voiture fût bonne, je passai une assez mauvaise nuit. En approchant de Florence le pays s'embellissait peu à peu et la chaleur revenait nous dégourdir, car malgré mon manteau j'avais eu froid. La route en arrivant à Florence, depuis la hauteur, a des points de vue magnifiques sur la ville et ses environs. Nous arrivâmes



Portrait de Madame Gagiotti (1845-1846)

Propriété de M^{me} Wilson-van Muyden, Wellington (Nouvelle-Zélande)

à midi. — La première chose que je fis fut d'envoyer à un Mr. Vieusseux une lettre de Mr. Loup, vu que par lui je devais m'informer de quelque chose et l'écrire à Bologne. Il me fit inviter pour le soir même, ce que j'acceptai, mais ayant voulu me reposer après dîner, je dormis si bien que je ne me réveillai que vers les 11 h. du soir, ce qui m'empêcha naturellement d'y aller. J'allai le lendemain matin lui faire mes excuses ; il me mena immédiatement chez Mr. Gonin, de Genève, à qui il me présenta ; Mrs. Gonin & Gerber ont une maison de commerce très importante (commerce de chapeaux de paille), et sont très connus et estimés ici. Mr. Vieusseux, parent des Rivier, a un cabinet littéraire très étendu et très bien achalandé, où va tout ce qu'il y a de mieux à Florence. Il reçoit ses amis tous les jeudis soirs, et moi avec si je veux. J'y ai été une fois et compte y retourner quoique ce soit peu amusant, il a un neveu qui est peintre. Il (l'oncle) me présenta à quelques Messieurs avec qui je fis quelque bout de connaissance. Le premier jour fut employé à porter mes différentes lettres à M. Dufresne de Vevey, et Wagnière. Le frère me reçut en l'absence de Mr. Wagnière-Frappaz et cela fut bien, c'est un jeune homme aussi Vaudois que possible, ainsi que ses commis et jusqu'à son domestique qui est aussi Vaudois. J'y fus invité à dîner pour le lendemain, et fis connaissance avec M^{me} Wagnière et sa mère M^{me} Frappaz, ces dames sont très bonnes et aimables, quoiqu'elles ne soient pas tout ce qu'il y a de plus distingué ; quoi qu'il en soit, j'en fus reçu aussi hospitalièrement que possible ; M^{me} Wagnière, qui a quelque chose de plus comme il faut que sa mère, a trois ou quatre enfants, quoiqu'elle ait l'air fort jeune. Elle partait le soir même pour les bains, où elle restera quinze jours, ou plus. Sa sœur cadette a épousé Mr. Beyer, et M^{me} Frappaz doit passer l'hiver à Rome, en sorte que je la cultiverai de mon mieux. Mr. Féderic Wagnière a été extrêmement obligeant pour moi, m'a facilité plusieurs choses, m'a procuré mon permis de séjour, etc., etc., et plus que cela m'a montré de l'intérêt et du plaisir à me connaître. C'est je crois un excellent garçon, très malheureux par une difformité pénible à voir, c'est-à-dire la moitié du visage couverte d'une *envie* rouge qui le défigure complètement. Ma connaissance avec M. Dufresne en est restée à ma première visite ; comme il demeure à la campagne et que je n'ai pu courir ces derniers temps pour une raison que je vous dirai plus bas, je ne l'ai pas revu. — J'ai été deux fois chez les Gonin et me suis présenté moi-même assez drôlement à ces dames, la seconde fois que j'y fus, Mr Gonin étant occupé elle me reçurent. M^{me} Gonin est peu causante et comme elle ne savait presque rien de moi, la conversation était peu animée, peu à peu ses filles et belles-filles arrivèrent, et la conversation s'anima un peu ; Mr Gonin m'avait invité à dîner, mais je ne pus accepter, à cause d'une purgation. — Mais la personne qui me va le mieux dans tout ça est Mr. Droin, le ministre

français, j'allai lui faire une commission de Mr Loup pour le baptême de son nouveau-né, et fis sa connaissance à cette occasion. — J'ai trouvé ici un architecte suisse que j'avais connu à Munich et ai fait par lui la connaissance de plusieurs peintres et architectes allemands et français, avec lesquels je me trouve souvent ; voilà avec un Docteur allemand, Mr Taupig, auquel j'étais recommandé de Venise. J'ai encore trois lettres dont je ne me suis pas servi, n'ayant pu encore savoir la demeure des personnes, deux sont de Scovazzi et une de M. de Haller pour Mr de Gouvernet. — Maintenant, quant à Florence, ce que j'en ai vu jusqu'ici m'a tout à fait enchanté, malheureusement je suis arrivé ici tellement échauffé du voyage, que le Dr Taupig, que je fus obligé de consulter, m'ordonna purgations, etc., et me recommanda de rester tranquille et de ne pas courir pendant le gros du jour et la chaleur, ce qui a considérablement borné mes excursions. J'ai dû rester chez moi la plus grande partie du temps, et me droguer, ce qui ne m'amusait guères. Heureusement que j'ai trouvé à me loger le lendemain même de mon arrivée, chez un commis de Mr Gonin, dans une jolie chambre et très bien placée ; ma caisse arriva aussi deux jours après moi, et Mr Wagnière, qui se chargea de tout, me l'envoya immédiatement, je pus donc m'occuper, et travailler... Je loge *Piazza del Gran Duca No 528./4. chez Mr E. Baciotti* ; je suis au centre de la ville et près de tout, chez des gens connus, et dont j'ai tout lieu de me féliciter, de plus la chambre est assez bon marché, 20 L. par mois.

Quant aux trésors d'art que renferme cette bienheureuse ville, je les ai encore trop peu vus pour pouvoir vous en dire grand-chose. La première chose que je visitai fut la galerie des Offices, qui est à côté de chez moi. Elle renferme un grand nombre de chef-d'œuvres, surtout d'antiques. Le nombre des tableaux est immense, trop grand à mon avis, vu qu'il a une masse de croûtes qu'on aurait pu laisser de côté et qu'on n'a mis là que pour faire nombre. Trois ou quatre salles seulement sont de tableaux choisis, entr'autres la Tribune où se trouve un admirable portrait de la Fornarina par Rafael, deux madonnes de lui, les autres tableaux qui s'y trouvent sont fort beaux aussi — il y a dans une salle voisine un admirable portrait d'André del Sarto² ; quelques beaux Vénitiens. La galerie des peintres serait plus intéressante, si la majeure partie n'était d'un temps où l'on ne faisait plus guères quelque chose de bon, c. à d. du siècle passé. — Cette galerie-là, pour ce qui est des tableaux, n'est rien en comparaison de la galerie Pitti, où en revanche tout est bon. Il y a je ne sais combien de centaines de tableaux de grand prix. Tout est du meilleur temps et des meilleurs maîtres, de toutes les écoles. N'y ayant été que deux fois et ayant un peu trop vu le tout ensemble, sans m'arrêter suffisamment

¹ Andrea d'Agnolo di Francesco, dit del Sarto, 1486-1531.

devant chaque tableau, je ne vous en dirai pas davantage. Ce qui m'a le plus frappé, c'est un tableau de Raphael ébauché, la Madonna del Baldachino ; quelques-uns de ses portraits, par leur vérité et leur simplicité ; plusieurs Andrea del Sarto admirables, et surtout les magnifiques portraits de l'Ecole Vénitienne qui s'y trouvent, beaucoup plus beaux que ceux que j'ai vus à Venise. Cette galerie est si riche et si admirablement composée que la plupart des tableaux mériteraient une visite à part. Aussi je compte y aller souvent. Je n'ai pas encore vu l'Académie, intéressante surtout par l'histoire de la peinture. J'ai été voir avant-hier les fresques d'André del Sarto, à l'Oratorio della Scalza et à l'église de l'Annunziata, où est la fameuse Madonna del Sano, fresque admirable d'exécution, mais qui malheureusement est endommagée justement dans les têtes, la tête de Joseph est à moitié détruite. Cet ouvrage est magnifique, seulement l'idée n'en est pas assez claire. Dans le portique, à l'entrée de l'Eglise, sont de magnifiques fresques d'André aussi. André del Sarto, un peu maniére à la fin de sa vie, était cependant un grand peintre, et il est curieux de remarquer combien son exécution est plus facile que celle de Raphael, dont il est pourtant contemporain : son dessin est beaucoup plus élégant, et souvent plus vrai. Mais il n'avait pas la poésie de son rival. — Il y a ici une telle multitude de choses que je n'en ai vu encore que la moitié. Florence est très riche en anciennes peintures de Giotto¹, Cimabué², etc. J'ai été au matin dans l'église Ste-Maria-Novella, où sont de magnifiques compositions de Ghirlandaio, peintes à fresques dans le chœur. On a malheureusement bâti droit devant un immense autel qui en fait perdre une grande partie. J'y ai passé deux heures délicieuses ; les anciens peintres ont un grand charme pour moi, comme pour tous ceux qui les étudient, leurs idées sont si pures et si naïves. J'aime mieux voir les essais de ces génies qui n'avaient pas encore bien l'exécution à leur commandement, que beaucoup des tours de force de ceux qu'on appelle les grands maîtres, qui adoraient leur main en quelque sorte. — Et il ne faut pas oublier que ce sont proprement ces anciens peintres-là qui ont fait le Raphael et Michel Ange³. — J'ai peu vu de ces derniers encor, quelques figures très grandioses, et quelques tableaux. — Dans mes prochaines lettres je reviendrai sur tout ça. En somme, je suis enchanté de Florence, quoique ce ne soit pas une Venise. Je me trouve à merveille en Italie, malgré la chaleur, qui du reste n'est pas si terrible jusqu'ici que l'on me l'avait représentée. Les soirées sont en général fraîches, et les promenades des environs sont magnifiques, la richesse du pays et la beauté du

¹ Giotto di Bondone, 1266-1337.

² Giovanni Cimabue, 1240-1302 environ.

³ Michelangelo Buonarroti, 1475-1564.

paysage en font quelque chose de délicieux. La ville, quant à la manière de vivre et aux habitants, est bien différente de Venise. A Venise la population est magnifique, ici elle est laide et sans caractère marqué. On se croirait dans une ville de bains, tant on y voit de races différentes. Ici on se couche à 10 h., tandis qu'à Venise on commence sa soirée à cette heure-là. — La ville renferme beaucoup de beaux édifices, d'un beau style, mais ce n'est pas Venise, ni la place St-Marc. — J'ai commencé à travailler chez moi, ce qui est indispensable pour jouir et profiter de ce qui m'entoure. Je veux peindre deux esquisses finies de mon bal masqué et Joseph, ce qui m'avancera l'ouvrage, pour mon arrivée à Rome, que je renvoie toujours en septembre jusqu'à nouvel ordre. Je crois toujours que deux mois ne sont pas de trop pour Florence et que ce que je vois ici me prépare dignement à ce que je verrai et ferai à Rome, où je suis cependant très impatient d'arriver pour commencer à travailler. Mais ordinairement je ne me presse que trop de me mettre à l'ouvrage et mieux je saurai ce que je veux faire, plus vite je le ferai. — D'ailleurs, rien qu'à voir j'aurai amplement de quoi remplir mon temps ici. De plus, à Rome, je ne trouverai maintenant personne, et en septembre je ferai le voyage d'ici là avec plusieurs artistes de connaissance. — Pour répondre maintenant à la lettre de Papa et Steven, je dirai en premier que je suis bien aise de ne pas avoir fait une bêtise en prenant cet argent à Venise, ce qui m'a été sinon indispensable, du moins très utile, car j'aurais dû peut-être emprunter. — La vie ici est beaucoup plus chère qu'à Venise, de plus j'ai dû payer je crois 48 L pour la caisse et les dépenses qu'elle a occasionnées, parmi lesquelles 7 L pour les tableaux, droit que je devrai encor payer à Rome. J'ai les frais de mon indisposition à payer. J'ai acheté de plus un chapeau de paille et un pantalon, ceux que j'ai apportés de Lausanne étant trop chauds. Toutes ces dépenses font qu'il ne me reste que 5 écus et un napoléon, il faut ici compter sur 5 pauls par jour, ce qui fait un demi Sardo, la chambre &c. non compris. — Si donc je reçois une lettre de vous dans une quinzaine de jours, ce sera à peu près le temps où je verrai la fin de mes finances. Je prierai donc Papa de m'envoyer une traite dans la prochaine lettre, M. Wagnière me la négociera, en sorte que je n'aurai pas besoin de présenter ma lettre de crédit à M. Frenza, à moins que vous ne le jugiez utile. — A propos, M. Wagnière doit se trouver à présent à Lausanne ou du moins dans le Canton. Son père m'a dit l'autre jour qu'un de leurs amis a été volé à l'entrée de Bologne, exactement comme moi, avec la différence qu'on lui a tout pris et son argent avec. Le consul général Suisse à Bologne a poussé si dru qu'on a pris les individus et la malle, mais non l'argent. — Quant à l'article portrait, je sens bien que c'est un genre dans lequel je pourrais arriver à quelque chose, mais pour faire le portrait de quelqu'un de connu, il faut connaître ce quelqu'un

de façon à le lui proposer, ou bien il faut avoir le bonheur de rencontrer une commande. — Je remercie Steven de sa lettre. Comme j'adresse mes lettres à vous tous, je ne réponds pas à chacun en particulier. — J'espère que vous êtes tous bien et jouissez de Châtaignerie, où vous devez être, à ce que me dit Steven. J'adresse cependant ceci à Lausanne, vu que vous ne me dites rien là dessus. Comment sont maman et Elsa? — Je vous embrasse tendrement tous, je pense bien souvent à vous au milieu des merveilles de Florence. Mes amitiés aux parens et amis.

Votre fils ALFRED.

P.-S. Je vous prierai d'envoyer mon adresse à Euler, afin qu'il réponde à la lettre que je lui ai écrite de Venise. J'attends inutilement plusieurs lettres de Stanley, de Nantes, et surtout de Mr Ziegler; comme il était malade, peut-être qu'il est encor empêché de m'écrire, s'il y avait moyen de s'en informer, son adresse est au Palmgarten près Winterthur.

Monsieur van Muyden Porta à Châtaigneraie près Coppet. — En Suisse

Florence, le 13 Août 1844.

Chers Parents,

Il y a plus de huit jours que j'ai reçu votre lettre et son contenu, et ce n'est qu'aujourd'hui que je vous écris, quoique je voulusse vous répondre immédiatement, vu le long espace de temps qu'il faut pour échanger deux lettres. J'avais reçu quelques jours avant une lettre de Euler qui exigeait une réponse plus ou moins prompte. J'avais à finir une de mes esquisses annoncées, les galeries &c. m'ont pris le reste du temps. C'était avec une grande impatience que j'attendais votre lettre, j'étais au bout de mes finances et j'en avais déjà demandé à Mr Wagnière, qui me l'avait offert; je commençais à craindre que votre lettre ne fût perdue, vu qu'il s'est écoulé 19 jours entre le départ de la mienne et l'arrivée de la vôtre. Je n'userai donc pas ici de ma lettre à Mr Fronza, cela ne me procurerait qu'une invitation à dîner, fort ennuyeuse, je connais assez de personnes maintenant. Quant à celle de Mr de Gouvernet, je sais qu'il est à Pise, du moins qu'il y était il y a peu de tems, et je compte y aller cette semaine, ainsi qu'à Sienne, ces deux villes étant très intéressantes pour moi. Je ferai cette course avec quelques amis, et commencerai par Sienne, où il y a des fêtes fort curieuses, dit-on. Je n'aime pas voir les villes en fête; mais un de ces Messieurs étant de Sienne, l'occasion est bonne. — J'avais lu dans le Courrier l'article qui me concerne, Mr. W. etc. le reçoivent.

Quant à Mr Ziegler, il serait inutile de lui écrire, car il a mon adresse ici et à Rome, je voudrais seulement savoir ce que devient son projet. — Il n'est malheureusement que trop vrai que je n'apprends guère l'italien ; jusqu'ici, je me console en pensant que je l'apprendrai, comme j'ai appris l'allemand à Munich. D'un autre côté je ne suis pas fâché d'entretenir l'allemand. — Je me porte très bien maintenant et n'ai plus besoin de mon docteur qui, quoique Allemand, n'offre pas le danger que vous craignez, puisqu'il a toujours pratiqué en Italie. Le nom du peintre en question est Guirlandais ou Ghirlandaio¹, c'est un peintre florentin du 15^e siècle, qui a fait de fort belles choses, surtout les fresques en question, qui, quoique dégradées et surtout mal éclairées, sont des plus intéressantes ici. — Depuis ma dernière lettre, j'ai passé la plus grande partie de mon temps dans les galeries, et commence seulement à présent à débrouiller un peu ce chaos, et à trouver le bon dans cette masse énorme de tableaux, je crois que lors de ma dernière lettre, je n'avais pas encor été à l'Académie des Beaux-Arts. J'y ai été une fois depuis lors. Comme les deux autres galeries sont à côté de chez moi, ne coûtent rien pour l'entrée, et sont plus considérables, c'est à elles que je voue mon temps ; l'Académie pourtant renferme des tableaux très intéressans, surtout des anciens, de Fiésole², entr'autres un Jugement dernier, dont la parole ne peut donner aucune idée, tant le sentiment religieux, qui y respire, est délicat ; c'est le peintre religieux par excellence, dégagé de cette tristesse (caractère religieux de son temps) qu'on retrouve dans le Pérugin p. ex., et en général dans tous les peintres religieux. Le vrai christianisme respire dans ses ouvrages ; leur vue vous réjouit. Je suis persuadé que s'il avait vécu du temps de Raphael, il l'aurait au moins égalé. Les plus beaux tableaux de lui que l'on voit ici sont peints à fresque dans les corridors et les cellules du Couvent de St-Marc, auquel il appartenait (il était moine). J'avais beaucoup entendu parler de ce peintre, mais ne m'en faisais aucune idée. Son dessin, &c., est de son temps, c'est-à-dire mauvais, malgré ça la pensée de ses tableaux est toujours claire et l'on peut dire admirablement et simplement rendue. Sur l'autel de la chapelle des peintres ou de St-Luc, il y a de lui deux petits tableaux d'une exécution si belle qu'on ne peut croire qu'ils soient d'une époque si reculée, c. à d. ou du commencement du 15^e S. J'ai vu beaucoup de tableaux du si célèbre Giotto, mais aucun qui m'ait fait le même plaisir, l'Académie possède du Pérugin³, deux têtes d'étude, de la plus grande beauté, une fort belle esquisse de Raphael. — J'ai vu aussi, en fait de fresques

¹ Domenico Bigordi, dit Ghirlandajo, 1449-1498.

² Fra Angelico, Giovanni di Fiesole, 1387-1455.

³ Pietro Vannucci, dit le Pérugin, 1446-1524.

curieuses, celles de Spinelli Aretino¹ à St-Miniato ; l'architecture de l'Eglise est du 11^{me} Siècle, elle n'est pas grande mais c'est jusqu'ici la plus belle Eglise que j'aie vu en Italie, sans en excepter St-Marc de Venise qui n'est que beaucoup plus riche, et dont la beauté consiste essentiellement dans le goût avec lequel cette richesse est ordonnée. — L'Eglise de St-Miniato (à 1/2 h. de Fl.) est abandonnée, et n'a jamais été qu'une église secondaire. Je doute que St-Marc bâti en pierres, et abandonné, fît l'effet de cette église ; elle appartenait à un couvent ; sous la porte de la cour, on voit le reste d'une fresque où Raphael a pris trait pour trait le Christ de sa Transfiguration. A propos de Raphael, je viens de lire les *Idées Italiennes* de Mr Constantin² ; ses idées sont quelques fois très originales, on voit qu'il sent vraiment et profondément l'art en général. Quel dommage que la vie de cet homme se soit passée à surmonter les difficultés de son genre de peinture. — Cet ouvrage a fort peu de suite, c'est une suite de remarques assez décousues, mais on en trouve par ci par là de très intéressantes. Il est dommage que tout en se moquant des amateurs et touristes, son livre laisse beaucoup percer l'envie de leur servir de guide. Quelque soit son livre, je regarde Mr Constantin comme un véritable artiste dans son genre, et surtout comme un homme dont la société doit être très utile à des artistes, aussi je désirerais beaucoup le trouver à Rome où il est encor à ce qu'il paraît. Je le connais un peu et renouvellerais facilement connaissance, vu qu'il est grand ami de Mr Begré. — Je vais à peu près tous les deux jours passer ma matinée au Palais Pitti, malheureusement les deux premières salles sont fermées pour des réparations, et je ne pourrai probablement pas les revoir. Ce qu'il y a de fort désagréable dans ces galeries, c'est quelles sont remplies de copieurs, qui en font un métier la plupart du temps, et qui copient naturellement les meilleurs tableaux, de façon que ce sont justement ceux là qu'on ne peut pas voir comme on le voudrait. Si au moins ces gens-là faisaient quelque chose de bon, mais la plupart du temps ils ne font que d'infâmes croûtes, où l'on ne retrouve rien de l'original, que des tons plus ou moins ressemblants. — La Madonne à la Chaise est éternellement copiée, et comment ! Je n'ai pu encor la voir à mon aise, et j'y tiendrais d'autant plus qu'elle ne m'a pas fait à la première vue l'impression que j'en attendais, elle est un peu coquette dans l'impression. Mais quelle coquetterie ! Comme exécution, ce n'est pas un des meilleurs tableaux de Raphael, le dessin en est quelquefois assez fautif, l'enfant est énorme ; la couleur n'est belle que dans un petit nombre de parties, et il semble que ce tableau ait été gâté ; j'ai peine à croire que Raphael ait laissé des tons aussi crus. Il est fort

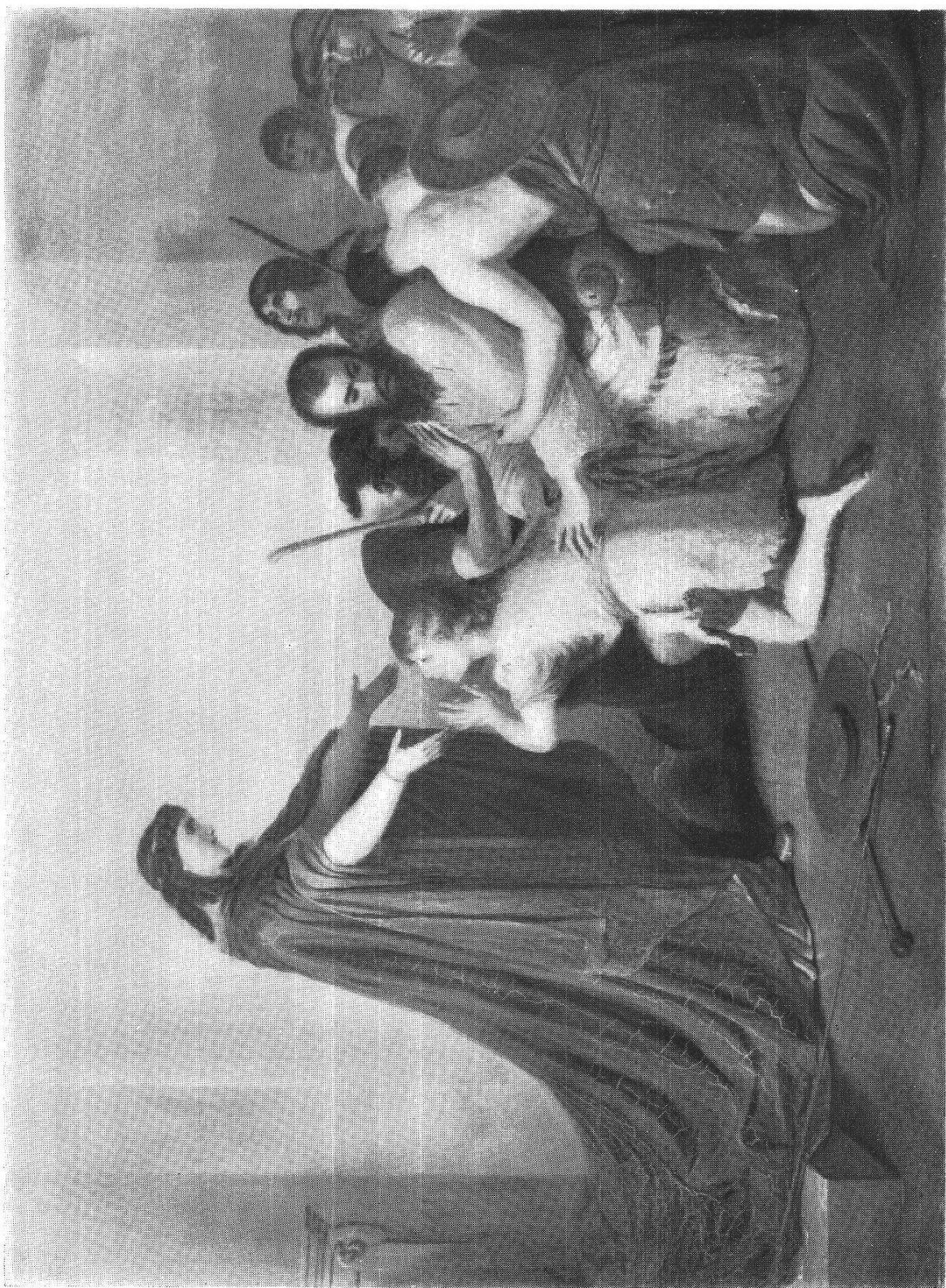
¹ Spinelli Aretino, 1333-1410.

² Abraham Constantin, de Genève, 1785-1855, peintre sur émail.

possible qu'en le dévernissant on l'ait gâté. Comme tout le monde connaît plus ou moins cette composition et sent plus ou moins ce qu'elle a de vraiment divin, car il n'y a que ce mot-là pour certaines compositions de Raphael, la louer devient un lieu commun ; aussi ce que je dis plus haut n'a trait qu'à l'expression. — Le mot de divin peut paraître trop fort, mais n'y a-t-il en effet rien de divin dans une inspiration aussi pure que celle de cet homme inimitable ; il y a de lui dans cette même galerie une autre famille admirable, la fameuse Vision d'Ezéchiel, que je n'ai hélas pu voir qu'une seule fois, grâce à ces malheureux copistes, (c'est un très petit tableau, qu'on copie de fort près), et plusieurs portraits de papes, cardinaux, etc., tous d'une simplicité admirable, entr'autres celui d'un affreux cardinal, dont il a fait un être aimable. — André del Sarto, excepté un tableau et un portrait, commence déjà à m'ennuyer furieusement, c'est un maniériste abominable. Le Guide¹ dont il y a plusieurs tableaux là, est encor pire ; hormis une petite tête de Bachus, c'est toujours le plus froid personnage que je connaisse, il me dégoûte à la lettre. — Il y a un assez beau Rubens², que je revis avec un bien grand plaisir ; aussi la galerie de Munich n'a point perdu dans mon opinion, elle est vraiment bonne et bien choisie, et Rubens reste toujours un des plus grands peintres ; même au milieu de Florence et de Rome. — Une des principales richesses de la G. P. c'est les portraits Vénitiens, surtout du Titien, à mon avis le Roi de ce genre, il a un naturel et une simplicité à côté de laquelle Vandyck est un maniériste. — La collection des Offices est très riche en marbres antiques, quoique il n'y ait que trois chef-d'œuvres, la Vénus, les Lutteurs, et le Rémoleur ; elle renferme une masse énorme de petits tableaux, souvent peu intéressants, et dont plusieurs n'y devraient pas être ; l'Ecole Vénitienne y est représentée par de beaux morceaux, deux Vénus du Titien, un Bonifazio, plusieurs P. Veronese, et un grand nombre de portraits. — Vous comprenez que j'ai de quoi employer mon temps à voir tout ça, je tiens à avoir, avant d'aller plus loin, une idée plus ou moins arrêtée de ce qu'il y a ici, et à me former un jugement sur les différentes écoles qui y sont représentées à la fois. Aussi malgré l'impatience que j'ai de commencer à faire, je resterai d'après mon projet primitif jusqu'au commencement de septembre, je pars demain pour Sienne, Pise et Lucques, villes très intéressantes par leurs richesses en restes du moyen âge ; cette course me prendra cinq ou six jours, à mon retour je reprendrai Florence et le reverrai à fond, puis, je pense, vers le 6 ou 7 septembre nous partirons ; si je partais avant je devrais partir seul. Mes compagnons n'ayant fini qu'alors ce qu'ils

¹ Guido Reni, 1575-1642.

² Peter-Paul Rubens, 1577-1640.



Joseph se faisant reconnaître par ses frères (1845-1846)

Propriété du Musée des Beaux-Arts, Lausanne

(Photo H. Chappuis, Pully)

ont à faire. En sorte que je vous prierai de m'écrire le plus tôt possible (vu qu'il faut 18 jours à compter d'aujourd'hui) à la même adresse. — Je continue à voir les Wagnière et Mr Droin assez souvent. J'ai peint deux Esquisses de mon Joseph et de mon bal masqué, le fond de ce dernier est enfin arrêté, j'espère ; quant au premier, il y a encor bien des choses à retrancher et à simplifier. J'attends avec impatience le moment de me mettre à ces deux tableaux. — J'ai appris avec peine qu'Elisa n'était pas encor bien, je l'exhorte aux plus grands soins. J'embrasse frères et sœurs, neveux et nièces, et pense souvent au temps passé à Châtaignerie l'an dernier. Mille amitiés à mon oncle Dufès, à qui je veux écrire depuis longtemps, ainsi qu'à mon oncle Berger. Bien des choses à mes belles cousins qui veulent bien se souvenir de moi ; aux cousins de même, et à ma tante. Je pense que vous jouissez du bon air de Châtaignerie. L'air de Florence était accablant et malsain, jusqu'à avant-hier. Nous étions tous malades, heureusement qu'avant-hier est arrivé une pluie d'Italie, c. à d. des torrents ; l'Arno était un fleuve, et avait monté de près de dix pieds. — Louis fera bien de m'écrire, et je désire qu'il le fasse bientôt, mais qu'il écrive un peu longuement et plus de deux mots par ligne, ensuite qu'il ne prenne pas du papier carton ; je voudrais qu'il me mit un peu au fait de ses idées et de ses projets, car enfin il faut qu'il en fasse ; à Châtaignerie il a le temps de m'écrire une lettre, *soignée*. — Je ne sais s'il fait chaud chez vous. Ici la chaleur est très supportable et je m'y suis fait. Quant au régime, on doit ne prendre que des choses fortifiantes et laisser les autres. — La seule chose pénible, c'est le soleil, sur ces places éblouissantes, les yeux en souffrent beaucoup ; à part ça, et le peu de propreté des rues, qui sont des salons, en comparaison de celles de Rome et des canaux de Venise, la vie matérielle est assez passable. — J'arrive au bout de mon papier et vous dis adieu, en vous embrassant tendrement ainsi que toute la famille, je suis impatient d'avoir de vos nouvelles, malheureusement je dois encor attendre longtemps. Je remercie papa de l'argent envoyé, j'oubliais de lui en accuser réception. Adieu mes chers Parents,

votre fils,

ALFRED.

*Monsieur Louis van Muyden, à Chataigneraie près Coppet,
Canton de Vaud en Suisse*

Florence, le 1^{er} Septembre 1844.

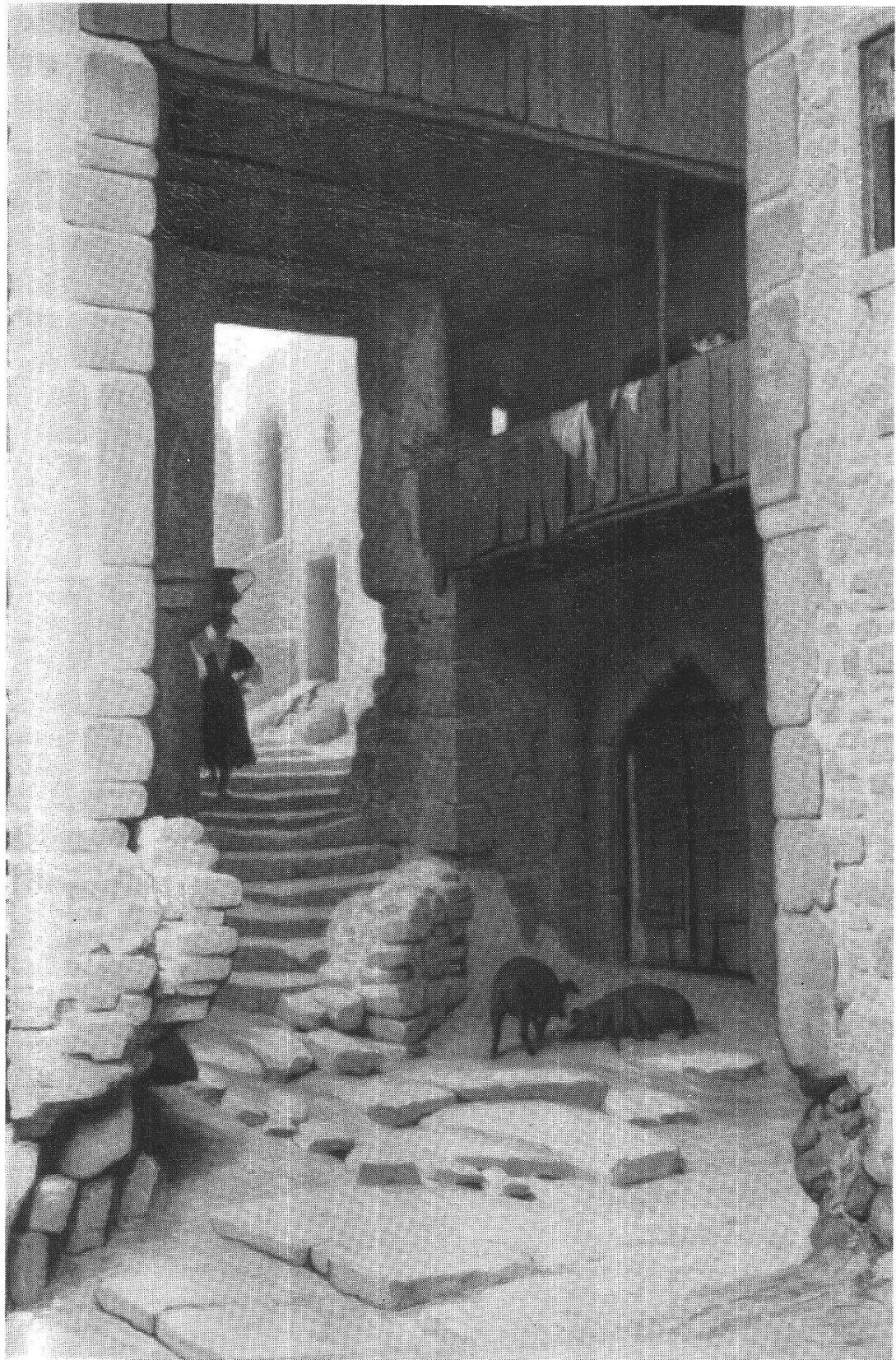
Cher frère,

Le sujet de ta lettre, et les idées qui t'occupent maintenant sont si importantes pour toi et ton avenir que je veux y répondre immédiatement, regrettant seulement de ne pas avoir le temps (vu que je pars

après-demain et ai beaucoup à faire) d'y répondre comme il le faudrait, c. à. d, en y réfléchissant sérieusement. Il est toujours heureux pour quelqu'un d'avoir un goût décidé et d'y persévérer, vu que ce goût indique une vocation, c. à. d. un don naturel pour la chose même. Il est rare que quelqu'un qui a un goût très prononcé et en quelque sorte invincible pour quelque occupation, quelque art, quoi que ce soit enfin, n'ait pas aussi les moyens nécessaires pour y réussir plus ou moins. Aussi est-il de la plus grande importance de se connaître tout à fait, de s'étudier, et d'être bien au clair avec soi-même. Je veux croire que tu l'as fait, et t'exhorte à le faire encor, car une erreur dans un choix comme celui-là entraîne de graves conséquences. Surtout ne prends pas le vague pour de la poésie. Certaines idées par leur nature même ne peuvent être que vagues, vu que les objets en sont trop loin de nous, ou échappent à nos moyens de connaître, et ces idées-là sont justement celles qui font la matière de la poésie et de la philosophie. Mais vague dans leur objet, et difficile à discuter, et à expliquer, le poète doit pourtant les concevoir clairement ou, si tu veux, les sentir avec une telle vivacité, qu'il puisse par des mots les faire comprendre ou plutôt sentir aux autres, à qui il s'adresse ; pour se servir de sa langue avec bonheur, il s'agit donc d'avoir dans le domaine de l'expression, de la mise à exécution, le plus de clarté possible. Le vague n'est jamais excusable là où il n'est pas inévitable, et loin d'être la marque d'une disposition à la poésie, il est à mon avis le contraire. Tu sais l'étymologie du mot poète, elle te rendra la chose claire. — Le poète, l'artiste, est à mon avis celui qui voit le plus clair dans des sujets ordinairement obscurs et non celui qui embrouille ce qui est clair pour d'autres. Il doit par conséquent s'efforcer surtout d'arriver à des idées nettes et claires, à se former le jugement, car on se trompe immensément, si l'on ne le met au premier rang des qualités d'un poète et d'un artiste, encor plus d'un philosophe. Au lieu de s'appliquer aux détails de la vie, à des objets plus ou moins matériels, il s'applique à des idées, et à la vie intérieure, ce qui fait que son rôle ne devient que beaucoup plus difficile, et que pour ainsi dire son éducation doit être beaucoup plus soignée. Lis la vie des grands poètes, tu trouveras une confirmation de ce que je te dis là. — Ainsi, cher ami, examine-toi bien, et si cet examen te contente, tâche plutôt de te défaire de tout le vague que tu as encor et de comprendre tout ce qui se peut comprendre, pour cela exerce-toi à exprimer à toi-même et aux autres. Voilà le travail que tu as devant toi, voilà la tâche ; le don de la poésie, le sentiment du beau, le talent de créer ne se donnent pas, et ne se développent qu'en faisant, et jugeant ce que les autres ont fait. Si tu admets ce que j'ai avancé jusqu'ici, tu comprendras qu'avant de faire le poète, il faut faire l'homme, instruit, sensé et jugeant la vie, ce qu'elle vaut ; or cela est de notre temps beaucoup plus difficile que

du temps passé, vu que cela suppose une connaissance approfondie de l'histoire, de la philosophie (j'entends de l'histoire de la philosophie), objets beaucoup plus volumineux de nos jours qu'auparavant, en un mot de ce qui s'est fait et du point où est arrivé l'esprit humain de nos jours, étude qui demande la vie d'un homme ; tu verras donc que si tu prends ta vocation au sérieux, ce n'est pas petite chose, et que tes études ne doivent pas être seulement agréables, mais quelquefois très longues et pénibles. Avant tout occupe-toi d'histoire, c. à. d. lis tout ce que tu lis, quoi que ce soit, dans ce point de vue. Je n'entends pas ici que tu doives t'occuper de dates précisément, et des successions de rois, etc., mais tâche de comprendre le caractère du temps passé, par ce qui s'y est fait ; aie enfin les différentes époques, comme autant de personnages, devant les yeux. Quand tu lis un poète, fais en sorte qu'en fermant le livre tu connaisses l'homme qui l'a écrit, et ainsi de suite. Je t'engage donc fortement à beaucoup lire l'histoire, en général, et toutes les œuvres marquantes des différentes époques, ce qui exige la connaissance de plusieurs langues, connaissance utile aussi pour l'emploi de la sienne propre. Deux vies d'hommes ne suffiraient pas à une étude pareille, aussi ne fait-on jamais qu'approcher plus ou moins du but. Mais si l'on n'y peut arriver, il faut au moins faire le moins de détours possible et perdre le moins de tems possible, il faut, par exemple, ne lire un livre qu'à bonne enseigne, lorsqu'il a un caractère à lui et mérite qu'on l'étudie, ce qui n'empêche pas le nombre d'en être très grand. — Il s'agit donc surtout pour le poète et l'artiste de se développer en général, pour pouvoir créer quelque chose de neuf et aller vraiment de l'avant, ce qu'on ne peut faire qu'en s'appuyant sur ce qui s'est déjà fait. Plus le monde devient vieux, plus cela devient difficile, et lorsqu'il aura quelques siècles de plus, la vie de l'homme ne suffira plus à faire quelque chose. C'est pour cela déjà que notre siècle est si faible et si pauvre en vraies créations. A côté de cela, il y a l'exercice de l'art lui-même, qui exige, surtout pour nous autres artistes, *une pratique continue*, mais, si je ne me trompe, doit être aussi important pour le poète, avec la seule différence qu'il a toujours ses matériaux avec lui. Ce n'est pas encor tout, il faut vivre et de quelque genre que soient les peintres, ce qu'il y a de métier dans l'exercice de l'art plastique le sauve plus ou moins de mourir de faim. La poésie ne peut être un métier, aussi donne-t-elle peu à manger, et c'est une considération. Il s'agit donc à côté d'avoir un métier, une occupation, dont le résultat se compte au bout de l'année, et je t'engage à y songer en la choisissant aussi rapprochée que tu le pourras de tes goûts. Je te renvoie de nouveau à l'histoire des poètes. — Quelques années d'expérience de moins t'empêcheront peut-être de penser comme moi, mais sois sûr que tu y viendras en peu de temps. Je te donnerai en passant quelques expériences que j'ai faites ; quand tu es content

de ce que tu as fait, sois sûr que tu n'avances plus, c'est-à-dire que tu recules. — Quand tu veux faire quelque chose, penses-y le plus longtemps possible, et ne prends la plume que quand pour ainsi dire tu y es forcé par la maturité de tes idées ; l'exécution d'une œuvre d'art doit être dans ce qui regarde l'important de la chose, son caractère ; comme l'accouchement d'une femme. — Pour la peinture, les détails matériels de l'exécution rendent l'accouchement quelquefois un peu long et difficile, mais cela ne fait rien. — Ne consulte les autres que lorsque tu les a déjà mis en état de te comprendre, c. à. d. que ton œuvre est finie, ou à peu près. — Sois content lorsque l'on critique, il n'y a de défauts que là où il y a du bon ; ce qui n'a que du défectueux n'est rien du tout et l'on n'en parle pas. Lorsqu'on te critique, laisse la chose faite comme elle est, et surtout n'en change pas le caractère et l'idée, tu ne ferais que du plus mauvais, mais réfléchis sur ce qui t'a fait tomber dans le mauvais, et profites-en pour ce que tu veux faire ensuite. — Je t'engage à suivre les cours de philosophie, mais ne t'en promets pas trop. — Je regarde la métaphysique comme un excellent exercice d'intelligence et de clarté, vu qu'elle y est difficile. Mais en revanche la psychologie, comme l'histoire naturelle de l'âme, et la logique comme art de se servir de ses facultés, offrent un grand intérêt et une grande utilité. Surtout l'histoire de la philosophie est à étudier, et c'est elle qui donne la meilleure philosophie, c. à. d. de n'en point avoir, celle des enfants. — Je n'ai jamais entendu les cours de Secretan, je crois qu'il est peu clair ; que cela ne te décourage pas, vu qu'il est très difficile de l'être, c'est un excellent garçon, ne crains pas de lui demander en particulier les explications nécessaires ; tâche, à côté de son cours, de lire quelque ouvrage, surtout d'histoire de la philosophie. Pour en venir à ton morceau de vers, je te dirai qu'il m'a fait plaisir, en ce que j'y trouve l'expression d'un sentiment vrai, et même du sentiment qui domine la vie, savoir d'une douleur dont on ne connaît pas la cause, et du besoin d'une autre vie, mais je le trouve défectueux dans l'enchaînement des idées, en ce que tu passes trop brusquement de l'une à l'autre ; ensuite je le trouve trop long, et surtout j'y trouve une masse de fautes de langue et de grammaire, ce qui donne de l'obscurité. Il est si difficile de bien écrire en prose, les vers le sont bien davantage, surtout en français ; il y a aussi plusieurs expressions peu heureuses : *l'envie des nuits*, ma *grande âme*, le *collégien après l'aiglon* fait un mauvais effet. En un mot, je trouve le sentiment qui te la dicte juste et poétique, mais l'exécution, et c'est naturel, vu que tout doit avoir un commencement, fait faible dans de certaines parties. — J'ajouterai de plus, méfie-toi de la poésie lyrique, vu que c'est la plus facile, en ce qu'on ne fait que se donner soi-même, si tu essayes autre chose, tu comprendras pourquoi je te dis ça. Dans ta lettre, tu opposes l'homme positif au poète, c'est très



Rue de village italien

Propriété du Musée d'Art et d'Histoire, Genève

(Reproduction interdite)

bien, la distinction est faisable, mais fais bien attention que si l'on prend le mot *positif* dans son sens le plus général, en un mot si on ne le prend pas dans le mauvais sens, le poète doit être d'abord l'homme positif, et ensuite quelque chose de plus, c. à. d. qu'il doit embrasser un champ plus vaste, dans lequel le positif est compris. Le bon sens est la première qualité du monde, en tout et partout, et n'exclut point la poésie et les grandes choses... tout au contraire. — Là où il manque, il n'y a que de l'affectation. Tout ce que je te dis là est dicté par l'affection que je te porte, et le peu d'expérience que j'ai, je crois pourtant que cela peut t'être utile. De plus tout avis est bon à prendre, on le suit, si on le trouve bon. — Je passe à mes affaires. Je pars mardi 3 à 2 h. par la diligence et serai à Rome jeudi soir. Les camarades que j'attendais sont retenus ici, les uns et les autres, et je me suis décidé à partir seul. Si j'avais prévu cela, je serais déjà à Rome et vous aurais dit d'y adresser votre dernière lettre. — Entre les trois moyens de transport : de la poste, de la mer et du voiturin, j'ai choisi le premier qui, quoique assez cher, est pourtant le plus prompt et peut-être le moins coûteux. Je verrai Perugia, Arezzo et Assise par une autre occasion, le 2nd. Dans ma dernière, je vous annonçais mon voyage à Sienne, Pise et Lucques. Nous sommes restés trois jours à Sienne, où il y avait la grande fête nationale, aussi l'avons-nous vu, sous son beau côté, malheureusement tout y était très cher, conséquence inévitable de ce beau côté. La fête consistait en courses de chevaux, concerts dans les églises, théâtres, etc., etc. L'une des courses de chevaux se faisait comme celle d'ici, c. à. d. que l'on lâche dans une suite de rues droites quatre ou cinq chevaux, sans selle ni bride, et n'ayant que des aiguillons pour les faire aller. La rue, très étroite, est remplie de monde qui se range à mesure qu'ils arrivent. Aussi ces courses offrent-elles très peu d'intérêt. L'autre se faisait sur la grande place, et avait, outre la beauté du coup d'œil d'une 20.000 h. sur une place très originale, l'intérêt de l'habileté inconcevable de cavaliers dans un espace très difficile et même dangereux, et la beauté des chevaux (dont aucun n'avait plus de 3 pieds et demi) qui surmontaient tout cela. C'est la plus curieuse course que j'ayé jamais vue. Chaque quartier de Sienne, fournit son homme et son cheval, et les passions étaient montées au plus haut point et s'exprimaient d'une manière curieuse. Le cheval victorieux et son cavalier sont conduits en triomphe à l'église, où le prêtre les bénit devant le grand autel, scène très originale sinon édifiante. — Sienne est une ville très originale et très intéressante. Le Dôme, d'architecture gothique, est un des plus curieux et des plus intéressans que j'ayé vus, on y faisait salon pendant ces jours de fête. La bibliothèque du Dôme a de fort belles fresques de Pinturichio ; il y a un grand nombre d'églises intéressantes, et de beaux tableaux. En un mot j'ayé vu cette ville avec un grand intérêt.

La population, surtout les femmes, y est magnifique, elles y sont toutes belles. Nous en partîmes le samedi soir et arrivâmes le lendemain matin à Pise, qui, quoique une assez belle ville, est bien insignifiante après Sienne, excepté pourtant la place du Dôme, qui est unique en son genre, ainsi que le Campo Santo, où j'ai passé presque tout mon temps à admirer les fresques si belles et si intéressantes de tous ces vieux peintres. Il y a un grand nombre de compositions, si originales, et quelques-unes exécutées avec tant de bonheur et de facilité, surtout celles de Benozzo Gozzoli¹, qui sont les plus nombreuses, et les mieux conservées. On voit facilement combien Raphael s'est nourri à cette école et qu'il n'a fait qu'un pas de plus. Le Dôme, le Baptistère et la Tour, tout le monde vous en parlera ; le Dôme est rempli de tableaux, mais peu méritent l'attention. J'allai voir Mr de Gouvernet et lui porter ma lettre, il me reçut fort bien, et sa mère me fit chercher le soir ; j'y allai passer une heure ; il partait le lendemain pour la campagne et je ne le revis pas. Dans le Cascine, je fus fort étonné d'y trouver une multitude de chameaux qui paissaient en liberté. — Le lundi soir nous partîmes pour Lucques, voyage charmant, au milieu de la plus belle végétation et de la plus belle agriculture. Ce pays de Pise à Lucques et de Lucques à Pistoia est ce que j'ai vu de plus joli en Italie. — Lucques est une ville qui a l'air moderne et riche, quoiqu'elle renferme une masse énorme de vieux monuments, surtout de petites églises lombardes, dont quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvre. Le Dôme, très curieux à l'extérieur, est très beau à l'intérieur et m'a plus frappé que ceux de Sienne et Pise, mais la perle de tout, c'est un petit tableau de Fra Bartholoméo², d'une chapelle du Dôme, c'est un des plus beaux tableaux, sinon le plus beau que j'aie vu. Une expression divine et une exécution digne de Raphael, j'ai regretté vivement de ne pouvoir lui donner tout mon temps ; dans la même église il y a aussi un superbe tableau de Ghirlandaio ; de ces deux peintres, il n'y a rien de si bon à Florence, si l'on en excepte les fresques du second. Nous arrivâmes ici le mardi, soit la nuit. — Depuis lors, j'ai revu différentes choses ici et pars après avoir tout vu ce que je tenais à voir, et j'ose le dire bien vu, du moins l'important. — J'ai couru hier et aujourd'hui pour mon passeport et la permission nécessaire d'emporter toutes mes croûtes, permission sans laquelle on ne laisse rien sortir. On a emporté une telle masse de bons tableaux hors d'Italie, surtout en Angleterre, que cette précaution est à ce qu'il paraît très nécessaire. Aujourd'hui je fais une visite et flanerai le reste du temps. Communique à Papa ce qui suit. En réglant mes comptes avec Mr Wagnières (ma course m'a coûté

¹ Benozzo Gozzoli di Lese di Sandro, 1420-1498.

² Fra Bartolomeo della Porta, 1472-1517.

environ 80 francs) il s'est trouvé avoir à moi 230 L., j'ai payé mon billet 85 lires c. à. d. 65 L. mon compte se montera environ à 35 L., j'aurais plusieurs frais pour le départ, il ne me restera en arrivant à Rome, qu'une centaine de francs ; la réponse à cette lettre ne peut y arriver que vers le 20 septembre et la réponse à ma réponse que vers le 10 octobre ; les 100 fr., si je les ai encor en arrivant, ne suffiront pas jusque là, et papa préfère que je ne demande pas de fonds à Sinnell. S'il le juge à propos, il pourrait donc m'envoyer des fonds dans la prochaine lettre. Je suis étonné de la rapidité avec laquelle ces 500 L ont disparu, ou vont disparaître, et pourtant je me suis arrangé à aussi bon marché que possible. — Une fois casé à Rome, j'espère ne pas avoir besoin d'autant et je pense que la plupart des peintres ne vont pas de ce train. —

J'apprends avec un bien grand plaisir que mon oncle Dufes continue à se bien porter. Je lui envoie mille et mille amitiés et le prie de ne pas croire que je l'oublie parce que je ne lui écris pas, je compte bien le faire plus tôt. Je suis en pensée au milieu de vous et sous les ombrages de Châtaignerie ; l'Italie est bien belle, mais elle ne peut faire oublier notre lac et encor moins la famille. J'espère que vous êtes tous en bonne santé et vous embrasse tous tendrement. Je crois que la première lettre qu'on m'adressera, on pourrait la recommander à Mr. Begré¹, ce qui serait plus sûr. Je serai donc dans trois jours, Dieu aidant, dans la Ville Eternelle, et vous en dirai des nouvelles dans ma prochaine. Ma première occupation sera de trouver une chambre, je me suis procuré toutes les informations possibles et quelques lettres pour des artistes. Une vieille connaissance, à qui j'ai écrit, m'attendra j'espère à la diligence. Adieu, cher frère, je vous embrasse tous bien tendrement. — Mes amitiés aux parents et amis,

ton frère ALFRED.

*Monsieur J. E. van Muyden à Lausanne, Rue de Bourg, Maison
Le Blanc, Suisse*

Rome, le 29 Septembre 1844.

Mes chers Parents,

J'aurais répondu immédiatement à votre lettre reçue mardi passé, si je n'avais commencé avec deux amis une étude que nous n'avons finie (l'ébauche du moins) que hier. J'ai porté immédiatement la lettre de change à Mr Begré, qui du reste m'avait déjà avancé 30 écus, vu que depuis quelques jours je manquais d'argent. Tout est ici horriblement cher, et ceux qui connaissent Paris, disent que Paris est

¹ Ferdinand Begré, Consul Général de Suisse à Rome.

meilleur marché ; je reviendrai sur ce sujet. J'ai mis ma dernière lettre à la poste au moment de monter en diligence, mon voyage a été très heureux, la compagnie était assez agréable et le pays fort beau dans de certaines parties, surtout les environs d'Aqua Pendente et Bolsena. J'arrivai à Rome le matin du jeudi, passablement fatigué. J'eus des ennuis à la douane à cause de cette étude de tête que j'ai prise avec moi ; il fallut payer le 20 pour 100 de la valeur, savoir 2 écus, argent que je regrette beaucoup ; ma caisse n'est pas encore arrivée, j'aurai probablement à payer encor. Ma première occupation fut de chercher un atelier et un logement, les prix en sont exorbitants, de 9 à 15 écus par mois, encor doit-on les louer par an ou semestre. J'ai couru cinq grands jours et ai vu tout ce qu'il y avait à voir, ai pris toutes les informations possibles de part et autre. J'ai fini par en prendre un avec une chambre dans le Palazzino Borghèse, il ne me coûte que 9 écus par mois, sans service, j'ai dû le prendre pour une année, mais comme il ne me contente pas complètement, je paye 12 écus pour le premier mois pour avoir la faculté de chercher encor. J'en ai un autre en vue, beaucoup meilleur, mais il est sur le Monte Pincio.— Celui d'où je vous écris est au centre de la ville, dans une maison très propre, mais au quatrième sous le toit, ce qui donne une chaleur insupportable en été. — Ensuite en été l'air n'est pas si bon qu'au Monte Pincio ; vous savez que l'air à Rome est une chose qui entre en ligne de compte. Le matin, par exemple, et le soir, tout le bas de la ville est enveloppé d'une brume humide, comme la campagne. — Ensuite, j'ai porté mes lettres à Mr Begré et à deux peintres romains (jeunes gens), j'ai été fort bien reçu, de Mr Begré surtout. Mr Krusemann est à la campagne, et je n'ai pas encor remis la lettre. J'ai reçu de M. Ziegler une lettre pour Overbeck¹, chez qui j'ai été dimanche passé. C'est un homme fort aimable, un peu trop doux, comme ses tableaux. Il ne se rappelait pas du tout Mr Ziegler, ce qui n'a pas donné beaucoup de chaleur à sa réception. J'ai vu quelques beaux dessins de l'histoire sainte dans son atelier, il n'y avait rien de peint ; quelle différence avec Cornelius² dont j'ai vu hier deux fresques dans une maison particulière, l'une représente justement Joseph et ses frères, dans le moment que j'ai choisi. Ce sujet que je croyais avoir senti profondément, est rendu par lui avec une telle vigueur que j'en ai perdu la plus grande partie de mon courage. — J'ai vu les principales choses, la plupart assez à la hâte, le Vatican, quelques galeries, je n'ai pas encor vu la Chapelle Sixtine. On doit payer pour voir chaque chose et souvent plusieurs fois à différents individus, et l'on doit donner chaque fois 2 paols, en sorte que j'attends l'occasion de voir avec d'autres personnes, ce que

¹ Friedrich Overbeck, de Lubeck, 1789-1869.

² Peter-Josef Cornelius, de Dusseldorf, 1783-1867.

j'ai fait pour tout ce que j'ai vu. Une occasion de ce genre, à laquelle je ne m'attendais pas du tout, c'était Louis Durand, venu ici avec un Allemand qui demeure à Lausanne. Ils ont passé dix jours ici, et j'ai couru avec eux et un Français, que j'avais connu à Florence. L'impression que m'a fait Rome est encor trop peu digérée pour que je vous en parle beaucoup. La ville, dans cette partie-ci, est fort belle, tout à fait moderne, et sans grand intérêt ; la vieille Rome n'est plus que ruines autrement pittoresques, c'est vrai, mais qui peuvent difficilement donner l'idée de ce qu'elle était. — Ces ruines sont pour la plupart pittoresques au plus haut point, on vous montre la place où étaient les choses, et encore sous des noms plus ou moins authentiques, mais il faut être très antiquaire pour y voir quelque chose. Quant au pittoresque, en revanche, je n'ai jamais vu de grandes villes qui le soit autant. Quand on va dans de certains quartiers, où viennent les paysans, on passe d'un tableau à l'autre, et les ruines qu'on trouve à chaque pas ajoutant au charme ; ensuite qu'y a-t-il de plus beau que les villas des environs, surtout la villa Pamphili, Albani, Borghèse, etc., etc. ; on a aussi de quelques endroits des points de vue magnifiques sur Rome et les environs. C'est un aspect qu'il est impossible d'oublier. — Je ne dirai rien des richesses du Vatican et autres, et attendrai de les avoir mieux vues pour vous en parler. — J'ai fait fort bonne connaissance avec Mr Begré qui me paraît être un excellent homme, sa femme, fille de M^{me} Frappa, est très agréable aussi ; j'y ai fait l'autre jour un excellent dîner et ai passé la soirée avec eux au théâtre. J'y vais ordinairement le dimanche soir, j'y trouve Mr Constantin, qui est leur grand ami et y dîne deux fois par semaine ; Mr Constantin est une des premières personnes que j'ai rencontrées, il est très amical pour moi et nous parlons art ensemble, toutes les fois que nous nous trouvons. J'ai le plaisir de voir que mes quelques années d'expérience m'ont amené absolument aux mêmes idées que les siennes, et que nous pensons absolument de même. Il copie à la Farnesine la Galatée de Raphael et je vais l'y trouver quelquefois ; n'ayant encor rien à montrer, je ne l'ai pas encor prié de venir me voir. — J'ai fait aussi la connaissance d'un Vaudois établi et marié ici, c'est Mr Knebel¹, neveu de Kaisermann², paysagiste habile. J'ai trouvé ici quelques Suisses, plusieurs Allemands que je connaissais à Munich, et quelques Français, les camarades ne manquent pas, mais comme les soirées sont horriblement ennuyeuses ici, que le théâtre est une dépense que je ne veux pas faire, que les cafés me tombent dessus, et que vu les mauvaises lampes je ne travaillerais guère chez moi le soir, je désirerais beaucoup faire la connaissance de quelques familles, ne pouvant aller

¹ Charles-François Knebel, de La Sarraz, 1810-1877.

² Franz Kaisermann, d'Yverdon, 1765-1833, paysagiste.

tous les jours chez Mr Begré, Mr Krusemann¹ et sa femme sont très ennuyeux, à ce qu'on dit, et je vois des artistes qui ont de l'argent, vivent entre leur atelier et le café, et ne voient que leurs semblables, ce qui me donne peu d'espoir. Il est bien certain que la scène change pour un jeune homme riche, celui-là est recherché partout, mais dans ma position cela est plus difficile. — Il faut en prendre son parti et faire bonne mine à mauvais jeu, mais je suis ici plus triste que partout ailleurs. — J'ai commencé mon Bal Masqué, fait quelques études pour un tableau. Il faut tout louer, chevalet, mannequin, draperie, etc., etc., les modèles sont fort chers et peu nombreux, les peintres qui peuvent les payer plus ou le double, sont les seuls qui ont vraiment du choix. — Lorsque ma caisse et mes esquisses seront arrivées, je me mettrai à mon Joseph. — Jusqu'ici j'ai partagé mon temps entre le travail et la visite des objets à voir. — La chaleur a été quelquefois très grande, et je commence à sentir le seirocco, dont on ne ressent les effets qu'au bout d'un certain temps. Je me lève de bonne heure et vais déjeuner, je dîne (ou déjeune) à midi et soupe le soir, le tout au restaurant. Je ne sais si Mr Constantin loge dans une pension, mais je sais qu'il dîne au même restaurant que moi, je lui demanderai cependant s'il y en a une. La nourriture, en général assez mauvaise, n'est pas chère et le vin fort bon, mais on dépense cependant toujours de 5 à 6 paols par jour. Les soirées sont si amusantes, que je me couche ordinairement à 9 h. — Je n'ai pas fait encor connaissance avec Hauser, et ce qu'on m'en a dit m'y engagerait peu. Je ne sais ce que vaut le jugement de M^{11e} Temminck, mais on en parle fort peu ici. Mr Thielle est absent, je ferai sa connaissance par Mr Begré, qui le connaît beaucoup. — Carmuccini vient de mourir, les premiers jours de mon séjour ici, en sorte que je ne pourrai le voir ; il avait un grand nom à ce qu'il paraît. J'ai demandé à Mr Begré des renseignements sur les personnes que Papa m'indique. Il ne connaît pas les peintres hollandais ; Mr Krusemann pourra les connaître, Ruspoli est mort, et il y a maintenant plusieurs Rospigliosi, à ce qu'il m'a dit. Je ne puis guère me faire présenter dans ces maisons-là, mais je demanderai afin de vous en dire des nouvelles dans ma prochaine. — Quant à Michelange, je n'ai pas encor fait grande connaissance avec lui ; à Florence, j'ai vu les deux magnifiques tombeaux du Duc d'Urbin et du duc de Nemours dans la chapelle Médicis ; un Christ de lui, et quelques figures — le Moïse — est ici dans l'Eglise de St-Pietro in Vincoli, sur le tombeau d'un pape ; seul il ferait plus d'effet — il ne va pas avec le reste, et en effet, Michelange n'avait pas composé la chose comme ça, les tombeaux de Florence font beaucoup plus d'effet. — J'apprends avec peine que je n'ai rien vendu à l'exposition, car

¹ Cornelis Krusemann, peintre d'Amsterdam, 1797-1857.

la loterie est la distribution des tableaux déjà achetés ; j'espérais vendre au moins le petit. — Quant aux tableaux, on paye pour les entrer et l'on paye pour les sortir ; pour ses propres ouvrages on a plus de facilité ; mais ils doivent payer en rentrant, si l'on n'a pas soin d'en prendre une déclaration bien exacte. — Il en est de même pour les livres. — Dieu sait les histoires que j'aurai avec les miens. — Quant au portrait en général, je pense absolument comme vous, et suis souvent assez découragé pour penser sérieusement à me vouer plus particulièrement à cette branche, je sens que j'y réussirais, mais c'est un triste métier, à moins de pouvoir choisir ses modèles. — Mais enfin il faut vivre et je ne veux pas rester vieux garçon. — Il faut donc un gagne-pain, un métier. — Aussi saisirai-je la première occasion de faire un portrait intéressant. — A propos, adressez dorénavant mes lettres au *café Grec*, via Condotti. C'est là que tous les peintres se font adresser les leurs. — J'aimerais bien qu'Henry¹ et sa femme se décidassent à venir, j'aurais bien du plaisir à les voir ; on peut venir par eau en si peu de temps. Quant à l'italien, je ne le parle que depuis que je suis ici. Aussi ce n'est qu'ici que je le comprends, car à Florence c'est assez difficile. Je le parle pour me tirer d'affaire, et ayant quelques connaissances italiennes, je l'apprendrai bientôt, j'espère. Ici, les gens du peuple parlent très bien. — Quant à le parler en société, pas question. Les deux Romains que je connais ne m'ont point présenté à leurs familles ; j'attends de connaître un peu les noms romains pour le leur demander, ne sachant pas jusqu'à quel point je leur ferais plaisir en le faisant. — J'apprends avec peine que Turrettini s'est décidé à donner un cours à Genève, car d'après sa dernière lettre, j'espérais un peu l'avoir ici cet hiver. J'attends en revanche mes deux Vénitiens, Medine et Maniago, qui passent quelques mois ici, lors du Carnaval, je crois. — Les nouvelles de la famille que me donne Elisa me font grand plaisir, puisqu'elles disent que vous êtes tous bien. Je voudrais seulement qu'elle ne tousse plus. — Euler ne m'a pas encor répondu et je pense qu'il ne se pressera pas. Euler, Turrettini et Hauser sont trois amis qui me manquent beaucoup, et il est bien triste pour moi de ne pas les avoir, du reste il n'y a pas besoin d'avoir beaucoup d'expérience de la vie pour voir qu'elle n'est qu'une séparation continue, et que bien fou est celui qui y cherche le bonheur. Mais il faut du temps pour se pénétrer de cette idée, et cela est difficile lorsqu'on est jeune encor. — J'ai ici bien des connaissances déjà, mais je n'ai pas ce que j'appelle un ami, je me trouve horriblement seul, je sens maintenant ce que pèse le titre d'artiste et l'avenir qu'on a à attendre, et j'avoue qu'il ne me paraît pas à envier ; au milieu de ce dégoût de la vie qu'on mène, et sans grand espoir de s'en sortir,

¹ Henri van Muyden, allié Sautter, 1814-1901, cousin germain du peintre.

il est difficile de conserver pour l'art l'amour et l'enthousiasme qu'il demande, et la solitude de cœur, si l'on peut parler ainsi, est ce qu'il y a de plus fâcheux pour nous autres, cela nous ôte toute force et tout nerf. — Je n'ai jamais fait quelque chose de bon que lorsque je me trouve heureux et vice-versa. — Tout cela sont des réflexions que je ferais peut-être mieux de ne pas communiquer, afin de ne pas paraître ridicule. Mais cette mélancolique perspective m'occupe tellement, et je m'en sens si triste, que je ne puis faire autrement. Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'elle est nuisible au travail. — A 25 ans, n'avoir encor rien fait de bon, laisse peu d'espoir d'avoir un peu de renom à 40, et l'on est bien vieux alors pour se réjouir de la vie. — J'ai fait avec Durand une course à Tivoli, j'ai été enchanté de ce que j'ai vu ; j'espère avant l'hiver mettre quelques jours pour voir Frascati et Albano, dont le paysage est si renommé, mais ayant loué un mannequin pour des études, je ne pourrai y aller que dans quinze jours. Henry et sa femme ont encor un grand mois devant eux et devraient bien venir. Je vous prie de faire mille amitiés aux parents et amis, à mon oncle Dufès en particulier, je renvoie toujours la lettre que je veux lui écrire ; passera-t-il l'hiver à la Clérgère ? — Mille choses à mes belles cousines, à ma tante, à mon oncle Berger, à M. Monneron. — Je vous embrasse tous tendrement, deux bons baisers à Caroline, dites-lui qu'elle est aussi la nièce que j'aime le mieux. Si quelqu'un voyait Mr Arlaud, je lui envoie mes compliments et veux lui écrire aussi, comme il me l'a demandé ; j'attends d'avoir des idées plus claires sur Rome et ce qu'elle renferme. Adieu, chers parents, mille vœux pour votre santé à tous,

votre fils ALFRED.



Le peintre, son épouse et leur premier-né (1850)

Propriété du Musée d'Art et d'Histoire, Genève

(Reproduction interdite)